First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

Proceedings of the Standing Senate Committee on

Délibérations du Comité sénatorial permanent des

Foreign Affairs

Affaires étrangères

Chair:
The Honourable PETER A. STOLLERY

Président :
L'honorable PETER A. STOLLERY

Tuesday, May 17, 2005

Le mardi 17 mai 2005

Issue No. 15

Twenty-first meeting on:

Special study on Africa

Fascicule n° 15

Vingt et unième réunion concernant :

L'étude spéciale sur l'Afrique

WITNESSES:
(*See back cover*)

TÉMOINS :
(*Voir à l'endos*)

42437

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON FOREIGN AFFAIRS

The Honourable Peter A. Stollery, Chair

The Honourable Consiglio Di Nino, Deputy Chair

and

The Honourable Senators:

Andreychuk
* Austin, P.C.
(or Rompkey, P.C.)
Carney, P.C.
Corbin
De Bané, P.C.
Downe
Eyton
Grafstein
* Kinsella
(or Stratton)
Mahovlich
Prud'homme, P.C.
Robichaud, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator LeBreton, substituted for that of the Honourable Senator Carney, P.C. (*May 17 2005*).

The name of the Honourable Senator Carney, P.C., substituted for that of the Honourable Senator LeBreton (*May 18, 2005*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Président : L'honorable Peter A. Stollery

Vice-président : L'honorable Consiglio Di Nino

et

Les honorables sénateurs :

Andreychuk
* Austin, C.P.
(ou Rompkey, C.P.)
Carney, C.P.
Corbin
De Bané, C.P.
Downe
Eyton
Grafstein
* Kinsella
(ou Stratton)
Mahovlich
Prud'homme, C.P.
Robichaud, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du Comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur LeBreton est substitué à celui de l'honorable sénateur Carney, C.P. (*le 17 mai 2005*).

Le nom de l'honorable sénateur Carney, C.P., est substitué à celui de l'honorable sénateur LeBreton (*le 18 mai 2005*).

Published by the Senate of Canada

Available from: Public Works and Government Services Canada
Publishing and Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5

Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Publié par le Sénat du Canada

Disponible auprès des: Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday May 17, 2005
(27)

[*Translation*]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:07 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Corbin, Grafstein, LeBreton, Mahovlich, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C. and Stollery (7).

Other senators present: The Honourable Senators Losier-Cool and Nancy Ruth (2).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg, Analyst.

In attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday December 8, 2004, the committee continued to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 3, Tuesday December 14, 2004.*)

WITNESSES:

Southern and Eastern Africa Trade Information and Negotiations Institute (SEATINI), Zimbabwe:

Rangarirai Machemedze, Acting Director.

Conference of West and Central African Ministers of Agriculture, Senegal:

Baba Dioum, Coordinator General.

Network of West African Producers and Peasants Organizations (ROPPA), Senegal:

Ndiougo Fall, President.

Mssrs. Machemedze, Dioum and Fall made presentations and answered questions.

At 6:34 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le mardi 17 mai 2005
(27)

[*Français*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 7, dans la pièce 160-S, édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Corbin, Grafstein, LeBreton, Mahovlich, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P., et Stollery (7).

Autre sénateurs présents : Les honorables sénateurs Losier-Cool et Nancy Ruth (2).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Peter Berg, analyste.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le Comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le Fascicule n° 3, mardi 14 décembre 2004.*)

TÉMOINS :

Institut d'information et de négociations commerciales de l'Afrique australe et de l'Est (SEATINI), Zimbabwe :

Rangarirai Machemedze, directeur intérimaire.

Conférence des ministres de l'Agriculture et de l'Afrique de l'Ouest et du Centre, Sénégal :

Baba Dioum, coordonnateur général.

Réseau des organisations paysannes et de producteurs de l'Afrique de l'Ouest (ROPPA), Sénégal :

Ndiougo Fall, président.

MM. Machemedze, Dioum et Fall font des exposés puis répondent aux questions.

À 18 h 34, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

François Michaud

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, May 17, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:07 p.m. to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa. Topic: Agriculture

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I want to welcome everyone to this meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs in the context of our special study and Africa. We will focus today on issues related to the very important topic of agriculture.

First, we will hear from Mr. Rangarirai Machemedze, Acting Director of the Southern and Eastern African Trade Information and Negotiations Institute in Zimbabwe. The institute is an African initiative to strengthen Africa's capacity to take a more effective part in the emerging global trading system and to better manage the process of globalization.

Mr. Machemedze's program area is research and outreach work on the WTO Agreements on Agriculture and Trade-Related Aspects of Intellectual Property Rights.

[*Translation*]

Our second witness is Mr. Baba Dioum, general coordinating officer of the Conference of Ministers of Agriculture of Western and Central Africa, Senegal. The goal of this conference is to create a regional market for agricultural commodities, to improve the competitiveness of agricultural commodities for export and to strengthen policy-making capacity. The conference has approximately 20 members, from Senegal to the Congo.

We will then have the pleasure of hearing Mr. Ndiougo Fall, president of the Network of West African Producers and Peasants Organizations (ROPPA), Senegal. The ROPPA includes 10 countries and advocates for family farms as being the core of sustainable livelihoods. Mr. Fall is the owner of a 10-hectare farm in the Thies region in Senegal. He has actively defended farmers' interests, both nationally and in the wider African context, since 1974.

Welcome to the Senate of Canada.

[*English*]

I would also like to take the opportunity to thank Inter Pares and UPA Development International for making us aware of the visit to Ottawa by our three witnesses. I want to remind members

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 17 mai 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 7 dans le cadre de son étude sur les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Honorables sénateurs, je souhaite à tout le monde la bienvenue à cette séance du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères. Nous poursuivons notre étude spéciale sur l'Afrique. Aujourd'hui, nous traiterons de questions liées au secteur très important qu'est l'agriculture.

Tout d'abord, nous entendrons M. Rangarirai Machemedze, directeur intérimaire de l'Institut d'information et de négociations commerciales de l'Afrique australe et de l'Est, au Zimbabwe. L'institut est une initiative africaine visant à renforcer la capacité de l'Afrique à prendre une part plus importante dans le nouveau système de commerce mondial et à mieux gérer les impacts de la mondialisation.

M. Machemedze concentre son travail de recherche et de diffusion d'information sur l'Accord agricole et l'Accord sur les aspects des droits de propriété intellectuelle qui touchent au commerce de l'OMC.

[*Français*]

Notre deuxième témoin est M. Baba Dioum, coordonnateur général à la Conférence des ministres de l'agriculture de l'Afrique de l'Ouest et du Centre, Sénégal. La conférence a pour objectif la création d'un marché régional de produits agricoles, l'amélioration de la compétitivité des produits agricoles d'exportation et le renforcement des capacités de formulation des politiques. La conférence compte une vingtaine de membres, du Sénégal jusqu'au Congo.

Finalement, nous aurons le plaisir d'entendre M. Ndiougo Fall, président du Réseau des organisations paysannes et des producteurs de l'Afrique de l'Ouest (ROPPA), Sénégal. Le ROPPA est présent dans dix pays et défend l'agriculture familiale comme outil essentiel pour garantir des moyens de subsistance durables. Monsieur Fall est propriétaire d'une ferme de dix hectares dans la région de Thiès, au Sénégal. Il défend activement les intérêts des petits paysans, tant au niveau national qu'au niveau plus large de l'Afrique, depuis 1974.

Je vous souhaite la bienvenue au Sénat du Canada.

[*Traduction*]

Je profite également de l'occasion pour remercier Inter Pares et UPA Développement International qui nous ont informés de la visite à Ottawa de nos trois témoins. Je tiens à rappeler aux

of the committee and interested parties that we are always on the lookout for people who are coming through Ottawa to give them the opportunity to come to our committee and enrich our study.

Mr. Machemedze, you have the floor.

Mr. Rangarirai Machemedze, Acting Director, Southern and Eastern African Trade Information and Negotiations Institute (SEATINI), Zimbabwe: Thank you for inviting me to share the experiences of Zimbabwe in relation to agriculture and the processes that we have gone through and other economic structural adjustment programs.

Zimbabwe today, and indeed Africa, faces political and economic crises as a result of multifaceted chain of events ignited by the 1990 structural adjustment programs that were forced on the country by the International Monetary Fund and the World Bank. To say that the IMF and the World Bank are solely responsible for these crises would be a misrepresentation of facts, but their policies have played a huge part in triggering the problems the country is facing.

When Zimbabwe started implementing the economic structural adjustment program, a number of sectors of the economy were affected, and this led to the ordinary people suffering the consequences. In implementing ESAP, the government adopted the so-called Washington Consensus principles which in effect reversed the otherwise staid growth of the economy that Zimbabwe was experiencing. The economy was agriculture based and is still agriculture based, but because of the reforms that were conditioned upon the country, we went into a negative growth period.

I will not go deep into the previous effects that ESAP had, but I will go into the issue of food security. That is what is important to us at the moment.

Food security in the Zimbabwe context has at its core questions over the production, pricing, marketing and consumption of maize and other food crops, on the one hand, and that of reproduction of labour on the other. Unlike developed countries where food production is largely a commercial activity, in Zimbabwe it also means subsistence production for the bulk of the rural population. The effects of globalization therefore have to be looked at both in terms of food security and the sustainability of the livelihoods of the rural people.

The free trade argument that Zimbabwe should secure food from the international market if it is the cheaper source and tend to exportable products such as ostriches or cut flowers is a dangerous argument, in our view. It not only endangers national food security but also threatens to put out of the land millions of people for whom food production is both a source of immediate food as well as a source of income.

membres du comité et aux personnes intéressées que nous sommes toujours à l'affût de personnes de passage à Ottawa afin de leur donner l'occasion de venir nous rencontrer et d'enrichir notre étude.

Monsieur Machemedze, la parole est à vous.

M. Rangarirai Machemedze, directeur intérimaire, Institut d'information et de négociations commerciales de l'Afrique australe et de l'Est (SEATINI), Zimbabwe : Merci de m'avoir invité à venir vous parler de l'expérience du Zimbabwe dans le secteur de l'agriculture, du processus que nous avons appliqué et de nos autres programmes d'ajustement économique.

Le Zimbabwe aujourd'hui, comme d'ailleurs l'Afrique toute entière, traverse des crises politiques et économiques qui découlent de l'enchaînement de nombreux événements mis en oeuvre par les programmes d'ajustement économique de 1990 qui nous ont été imposés par le Fonds monétaire international et la Banque mondiale. Il serait faux de prétendre que le FMI et la Banque mondiale sont les seuls responsables de ces crises, mais leurs politiques ont joué un rôle majeur dans le déclenchement des problèmes auxquels nous faisons face aujourd'hui.

Lorsque le Zimbabwe a commencé à mettre en oeuvre le programme d'ajustement structurel économique, un certain nombre de secteurs de l'économie ont été touchés et ce sont les citoyens ordinaires qui en ont subi les conséquences. Pour mettre en oeuvre le PASE, le gouvernement a adopté les soi-disant principes du consensus de Washington qui ont eu pour effet de renverser la lente croissance de l'économie du Zimbabwe. Notre économie était et reste fondée sur l'agriculture mais à cause des réformes qui nous ont été imposées, nous avons eu une période de croissance négative.

Je ne vais pas approfondir les effets du PASE, mais je voudrais vous parler de la sécurité alimentaire. C'est une question très importante pour nous à l'heure actuelle.

La sécurité alimentaire au Zimbabwe repose essentiellement sur la production, le prix, la commercialisation et la consommation de maïs et d'autres cultures vivrières, d'une part, et la reproduction de la main-d'oeuvre, d'autre part. Contrairement aux pays développés où la production d'aliments est en grande partie une activité commerciale, au Zimbabwe, il s'agit aussi d'une production de subsistance pour la majorité de la population rurale. C'est pourquoi les effets de la mondialisation doivent être examinés sur le plan de la sécurité alimentaire et du point de vue de la durabilité des moyens de subsistance des populations rurales.

L'argument du libre-échangiste selon lequel le Zimbabwe devrait se procurer des aliments sur le marché international lorsque c'est la solution la moins chère et de se concentrer à l'exportation de produits comme les autruches ou les fleurs coupées est un argument dangereux, à notre avis. Non seulement il compromet la sécurité alimentaire nationale mais il menace également de pousser des millions de personnes à abandonner leurs terres alors que la production d'aliments est pour elles une source de nourriture immédiate ainsi qu'une source de revenu.

You will notice that under the World Bank/IMF policies, we were forced to reduce tariffs on imports coming from outside of the country, especially on agricultural products. We were forced to remove subsidies on the supports that the farmers were getting. As a result, the country was left to the vagaries of the market economy which did not work. Most people were forced out of production and we went through a process of deindustrialization.

Vous aurez constaté qu'en vertu des politiques de la Banque mondiale et du FMI, nous étions obligés de réduire les tarifs douaniers sur les produits importés, notamment les produits agricoles. Nous étions en outre obligés d'éliminer les subventions aux agriculteurs. Par conséquent, le pays est resté exposé aux aléas de l'économie de marché, lesquels ne marchaient pas. La plupart des gens ont été obligés de déposer le bilan, et nous avons traversé une période de désindustrialisation.

The same liberalization policies that were made under the World Bank/IMF period were now locked into the WTO period. This is the period that we are in today, where we are asked to reduce tariffs, particularly on agriculture. Given the situation in Zimbabwe such that 70 per cent of the population is involved in agricultural production, you realize that most of the farmers would just be wiped out of production.

Les mêmes politiques de libéralisation adoptées durant la période de Banque Mondiale/FMI faisaient maintenant partie intégrante de la période OMC. C'est la période que nous vivons actuellement, où on nous demande de réduire nos tarifs douaniers, surtout sur les produits agricoles. Compte tenu de la situation actuelle du Zimbabwe, où 70 p. 100 de la population participent à la production agricole, vous comprendrez que la plupart des agriculteurs seront tout simplement expulsés du marché.

I have been telling my colleagues that we are seeing the "Iraqification" of the process. We are being made another Iraq where we are disarmed in agriculture through the use of tariffs, and then we are bombed with cheap subsidized production coming from the West. This is a serious problem to us.

Je dis à mes collègues que nous sommes en train de vivre une période d' « irakification ». Nous sommes en train de subir le même sort que l'Irak, puisque nous subissons un désarmement agricole au moyen des tarifs douaniers, puis nous sommes pilonnés avec les produits subventionnés bon marché qui nous arrivent de l'Occident. Nous faisons face à un problème grave.

Under ESAP, the government began to relax its controls on the agricultural sector and to apply market principles to food production in marketing. The 1991 government paper on ESAP contained extensive discussion on food and on agriculture. It recommended the use of price signals and increased private market activities to promote agricultural growth; incentives to private farmers to produce cash crops for export; the relaxation of restrictions on maize sales; and the rationalization of what we had as the grain marketing board.

Aux termes du Programme d'évaluation du secteur énergétique, le gouvernement a commencé à relaxer ses mesures de contrôle du secteur agricole et a appliqué des principes du marché à la production alimentaire dans sa stratégie de marketing. Le document officiel de 1991 sur le Programme faisait état d'une discussion exhaustive sur l'alimentation et l'agriculture. Il recommandait notamment l'utilisation de signaux de prix et le renforcement des activités du marché privé pour favoriser la croissance agricole; le recours à des mesures d'incitation pour encourager les agriculteurs privés à produire des cultures commerciales d'exportation; l'assouplissement des restrictions sur les ventes de maïs; et la rationalisation de ce que nous appelions l'Office de commercialisation des céréales.

However, in the 1980s there had been a phenomenal growth of extension services and credit to communal farmers. These were drastically curtailed during the 1990s. The 1990s also saw a substantial reduction in the subsidies on farm inputs. The centralized crop purchasing system of the early 1980s was gradually abandoned and the farmers were left to locate their own markets. Because of the communal farmers immediate need for cash, they became more reliant on middle-men and were forced to sell at market-dictated low prices, which in turn reduced their incomes and purchasing power. On the other hand, most of the white commercial farmers gradually shifted away from maize production for domestic consumption to export crops, especially horticulture.

Toutefois, dans les années 80, il y a eu une croissance phénoménale des services d'appoint et des crédits aux exploitants de fermes collectives. Ces mesures ont été radicalement comprimées durant les années 90, années où il y a eu aussi une réduction substantielle des subventions aux dotations agricoles. Le système d'achat centralisé des récoltes qui existait au début des années 80 a été graduellement abandonné, et les agriculteurs ont dû trouver leur propre marché. Étant donné que les exploitants de fermes collectives ont un besoin immédiat d'argent, ceux-ci sont devenus de plus en plus dépendants à l'égard d'intermédiaires et ont été obligés de vendre leurs produits à des prix bas imposés par le marché, ce qui a, somme toute, réduit leurs revenus et leur pouvoir d'achat. Par ailleurs, la plupart des agriculteurs blancs à vocation commerciale sont passés progressivement de la production de maïs à des fins de consommation intérieure à des récoltes d'exportation, notamment l'horticulture.

Recognized as a largely self-sufficient food producing country, Zimbabwe now entered a period of food insecurity. Over the decade, the government also reduced its role as a grain reserve holder, and thus its options in ensuring food security are now limited. This shift is reflected in strategic grain reserves, declining from an average of 26 per cent of total production in the 1980s to 20 per cent in the 1990s.

Today, Zimbabwe's requirements amount to 2.5 million metric tonnes per year, but in recent years, maize production has declined from 2.6 million metric tonnes in 1996 to an estimated 1.5 million metric tonnes in 1999.

We are at the WTO where negotiations are taking place, particularly on agriculture. Zimbabwe is one of the few countries that has been self-sufficient in terms of food production, but because of the international trade rules that started with the IMF/World Bank and now with the WTO, we have become a nation that is dependent on imports.

Another factor is worrying us in Zimbabwe, and that is the GMOs. The country is receiving food aid because of its dependence. A crisis has been created and the food that we are receiving is genetically modified maize. I do not know where the conventional maize has gone. We can ask that question. Why has Zimbabwe accepted GM maize when conventional maize is available?

Why do some farmers plant GM maize? We know how difficult it is to maintain and sustain agriculture when it is based on GM seeds. They are high technology seeds that need a lot of irrigation and most farmers do not have the irrigation equipment. They require a lot of chemicals in terms of fertilizers.

Some of the seeds actually contain terminator genes. The farmers would need to purchase seed every season because the terminator seeds do not allow the seeds to germinate the next season. These are some of the challenges that we are facing as a country.

I am sure you will ask me about the land reform program in Zimbabwe, so I will make reference to it now. Land reform has been one instrument that has been used to empower the indigenous people to produce for domestic consumption — local production for domestic consumption. It is still going on but it had its own limitations. It had its own casualties, and I think in any revolution you will find casualties and inconsistencies. Some farmers were getting more land — two or three more farms; others were getting no land. This is one of the challenges that we are facing as a country.

Le Zimbabwe, jadis reconnu comme étant un pays largement autosuffisant en matière de production alimentaire, entre maintenant dans une période d'insécurité alimentaire. Tout au long de la décennie, le gouvernement a aussi limité son rôle de garant des réserves céréalières et, par conséquent, sa capacité à assurer la sécurité alimentaire s'est érodée. Ce revirement s'est répercuté sur les réserves céréalières stratégiques, lesquelles ont chuté, passant d'une moyenne de 26 p. 100 de la production totale dans les années 80 à 20 p. 100 dans les années 90.

Aujourd'hui, les besoins du Zimbabwe sont évalués à 2,5 millions de tonnes métriques par année, mais ces dernières années, la production de maïs a essuyé un déclin, passant de 2,6 millions de tonnes métriques en 1996 à quelques 1,5 millions de tonnes métriques en 1999.

Nous sommes partie prenante des négociations qui se déroulent actuellement à l'OMC, notamment sur l'agriculture. Le Zimbabwe est un des rares pays qui jouissait d'une autosuffisance en matière de production alimentaire, mais en raison des règles du commerce international qui ont commencé avec le FMI-Banque mondiale et maintenant l'OMC, nous sommes devenus une nation tributaire des importations.

Un autre facteur qui nous inquiète au Zimbabwe, c'est celui des OMG. En effet, notre pays reçoit de l'aide alimentaire à cause de sa dépendance. Une crise a été créée, et l'aide alimentaire qui nous parvient est sous forme de maïs génétiquement modifié. J'ignore où est passé le maïs normal. D'où la question : Pourquoi le Zimbabwe accepte-t-il du maïs génétiquement modifié alors qu'il existe du maïs normal?

Pourquoi certains agriculteurs cultivent-ils du maïs génétiquement modifié? Nous savons à quel point il est difficile d'assurer le maintien et la durabilité de l'agriculture quand elle est basée sur des semences génétiquement modifiées. Ces semences sont le résultat de procédés hautement technologiques et exigent beaucoup d'irrigation, alors que la plupart des agriculteurs n'ont pas l'équipement nécessaire. En outre, ces semences exigent l'utilisation d'énormément de produits chimiques sous forme de fertilisants.

En fait, certaines semences contiennent des gènes terminateurs. Les agriculteurs qui s'en servent sont donc obligés d'acheter des semences chaque saison, puisque les gènes terminateurs ne permettent pas aux semences de germer la saison suivante. Voilà donc quelques défis auxquels notre pays fait face.

Je suis sûr que vous m'interrogerez sur le programme de réforme agraire au Zimbabwe, et c'est pourquoi je vais en parler maintenant. En effet, la réforme agraire est un instrument qui a été utilisé pour donner aux peuples autochtones la capacité de produire à des fins de consommation intérieure — production locale à des fins de consommation intérieure. La réforme se poursuit, mais elle a ses propres limites. Elle a aussi créé ses propres victimes, et je pense que toute révolution laisse dans son sillage des victimes et des incohérences. Certains agriculteurs sont devenus propriétaires d'un plus grand nombre de terres, deux ou trois fermes de plus, alors que d'autres n'ont rien reçu. C'est un des défis auxquels notre pays fait face.

The expectation of our developed counterparts is to support the supply side constraints that we have as countries. We have problems in mobilizing resources to develop our agricultural sectors. It was developed to a certain level but now there is a need to develop it further so that we are able to produce for domestic consumption without distorting the markets.

[*Translation*]

Mr. Baba Dioum, General Coordinator, Conference of West and Central African Ministers of Agriculture, Senegal: Mr. Chairman, I would like to begin by greeting this august assembly and highlighting the importance of your subject which is to examine how the international community can contribute to development and security in Africa. I am pleased to see that the link is being made between development and security because, as you are well aware, the main source of instability is poverty and a lack of development.

We were invited to speak to you about agriculture. This subject is a very significant one because of the importance of the agricultural sector in the economies of the 20 countries I work for. You have often heard that 70 per cent of the population makes a living from the agricultural sector. Agriculture represents 60 per cent of our exports and more than 30 per cent of our gross domestic product. If the sector is healthy, then it is most likely that the economy of those countries concerned will also be. That requires an environment that will encourage the development of that sector.

Where shall I begin to describe the current situation to you? We have experienced crises that began in the early 1980s, as my colleague pointed out, with structural adjustments, that were nothing more than an attempt to regulate the national economy through fiscal balancing. That meant less spending and more cuts. The most vulnerable sectors were the social, education and agricultural sectors. Farm populations were the government's target of choice because they were less educated, less organized, and were part of the rural sector. Urban populations were, for their part, more likely to challenge certain decisions and measures. I am part of that group, as I was trained and worked as a civil servant. There was greater leeway in those sectors to make the adjustments that were required for achieving certain goals. We managed to achieve macroeconomic fiscal balances. However, as my colleague pointed out, it would be worthwhile examining the impact those policies had at a social level.

I would like to draw your attention to the context that African agriculture must now develop in. We were not major players in the beginning because it was the colonial era or the beginning of independence. At the Marrakech round, we were both present and absent; we were physically present but we were absent in that we did not react at all when the trade agreements were signed. We received food, aid and technical assistance in order to better

De leur côté, les pays développés s'attendent à ce que nos pays s'attaquent aux contraintes ayant trait à l'offre. Or, nous avons de la difficulté à mobiliser les ressources pour développer nos secteurs agricoles. Nous avons réussi à développer ce secteur jusqu'à un certain niveau, mais nous devons les développer davantage pour être en mesure de produire à des fins de consommation intérieure sans perturber les marchés.

[*Français*]

M. Baba Dioum, coordonnateur général, Conférence des ministres de l'Agriculture et de l'Afrique de l'Ouest et du Centre, Sénégal : Monsieur le président, j'aimerais tout d'abord saluer cette auguste assemblée et magnifier le choix de votre thème qui est d'examiner en quoi la communauté internationale peut contribuer au développement et à la sécurité en Afrique. Je me réjouis de ce lien que l'on établit entre le développement et la sécurité, car l'instabilité, vous l'aurez compris, provient essentiellement de la pauvreté et du manque de développement.

Nous avons été invités pour témoigner au sujet de l'agriculture. Le sujet est important de par la place qu'occupe le secteur agricole dans les économies des 20 pays pour lesquels je travaille. On vous l'a souvent dit, 70 p. 100 de la population vit du secteur agricole. L'agriculture représente 60 p. 100 des exportations et représente plus de 30 p. 100 du produit intérieur brut. Si ce secteur est en santé, il est fort probable que l'économie de l'ensemble des pays concernés le sera également. Cela suppose un environnement qui favorise le développement de ce secteur.

Ou devrais-je commencer pour vous exposer la situation actuelle? Nous avons vécu des crises qui ont commencé au début des années 80, comme mon collègue l'a dit, avec l'ajustement structurel, qui n'était rien d'autre qu'une tentative visant à réguler l'économie nationale à travers des équilibres budgétaires. Cela signifiait moins de dépenses et plus de coupures. Les secteurs les plus vulnérables furent au niveau social, de l'éducation et de l'agriculture. Les populations agricoles constituèrent des cibles de choix pour le gouvernement, étant moins formés, moins organisés et issus du secteur rural. Les populations des villes, pour leur part, étaient plus aptes à contester certaines décisions et certaines mesures. Je fais d'ailleurs partie de ce groupe, étant fonctionnaire de formation et de métier. Dans ces secteurs, on disposait d'une plus grande marge de manœuvre permettant les ajustements nécessaires qui donnèrent lieu à certains succès. Nous avons pu atteindre des équilibres budgétaires macro-économiques. Toutefois, comme mon collègue l'a indiqué, l'impact de ces politiques sur le plan social mérite d'être vérifié.

J'aimerais attirer votre attention sur le contexte dans lequel doit évoluer aujourd'hui l'agriculture africaine. Nous n'avons pas été de grands acteurs à l'origine, car nous étions sous l'ère coloniale ou au début des indépendances. Au cycle de Marrakech nous avons été à la fois présents et absents ; présents physiquement, mais absents pour n'avoir fléchi d'aucune manière lors des accords commerciaux qui furent signés. Nous

negotiate in the future. That is what happened in Marrakech in 1994.

Today, the Doha round at least holds the promise of development. That is what we should be focusing on in order to answer your questions. If Doha is to be a development round, then trade has to contribute by acquiring resources for our countries, technology and the capacity to manage our economies. Will Doha meet those needs? That is the question we should be asking during this dialogue and over the course of future negotiations.

Development is nothing more than investment and results. Investment assumes additional resources that are available within the current context of global trade.

This time, our countries must be actively involved in the Doha discussions. That involvement will take the shape of a position based on reflection and analysis, discussion, and step-by-step negotiations that will involve some concessions where necessary without compromising the core. If the negotiations result in further poverty and hardship for our populations, then we will have to stop and indicate that those negotiations no longer serve our interests.

Take as an example cotton in Cancun and other products that might have negative effects. Subsidies, restricted access to markets and fixed currency mean that today a market can be temporarily opened and then closed, for example, using the sanitary control system. What this means is that you are giving with one hand and taking away with the other.

I think that the complexity of the negotiations is the biggest constraint. The overlapping frameworks in which African countries are working today only adds to these problems. We are negotiating with international institutions within the framework of bilateral assistance, but only on certain conditions. All aid or financing programs are accepted under certain conditions. Those conditions are sometimes incompatible with trade. For example, financing may be offered in return for privileges for businesses or experts. That is no longer trade but rather a constraint on bilateral and multilateral negotiations.

It is also a constraint to say, "open up your markets for us to be able to finance you". That is where structural adjustments had to be made.

Well before Doha, we opened our markets and decreased our tariffs under structural adjustment policies. Maybe our tariffs will go down again within the WTO negotiations.

The second area of difficulty lies in the research and integration policy of our regional economies. In Africa, we are currently trying to create free trade zones. Countries will therefore try to harmonize their trade in order to create a viable economic zone which will allow trade between neighbours. But again, how do we

avons obtenu de l'aide alimentaire et de l'assistance technique afin de mieux négocier dans le futur. C'est ce qui s'est produit à Marrakech en 1994.

Aujourd'hui, le cycle de Doha nous promet au moins le développement. C'est le point sur lequel nous devrions nous arrêter afin de répondre à vos questions. Si Doha doit être un cycle de développement, le commerce doit y contribuer en trouvant des ressources pour nos pays, de la technologie et une capacité à gérer nos économies. Est-ce que Doha répondra à ces préoccupations? C'est la question que nous devons nous poser au cours de ce dialogue et au cours des négociations futures.

Le développement n'est rien d'autre qu'un investissement et des résultats. Un investissement suppose des ressources supplémentaires qui sont disponibles dans le commerce mondial selon le contexte actuel.

Nos pays doivent, cette fois-ci, participer de façon active aux discussions de Doha. Cette participation prendra la forme d'une position réfléchie et analysée, d'une discussion, d'une négociation pas à pas impliquant certaines concessions lorsque nécessaire sans toutefois céder sur l'essentiel. Lorsque nos populations tomberont davantage sous la pauvreté et la misère, nous devrons nous arrêter et indiquer que les négociations ne servent plus nos intérêts.

On peut penser à l'exemple du coton à Cancun et à d'autres produits qui pourraient causer des effets négatifs. Les subventions, les contraintes liées à l'accès au marché et les espèces fixes font en sorte qu'aujourd'hui on peut ouvrir un marché temporairement et le fermer, par exemple, à l'aide du système de contrôle sanitaire. Par conséquent, on donne d'une main et on retire de l'autre.

La complexité des négociations constitue, à mon avis, la contrainte la plus importante. Le contexte superposé dans lequel se situe aujourd'hui les pays africains ajoute à cette difficulté. Nous négocions avec les institutions internationales et dans le cadre d'une aide bilatérale, mais sous certaines conditions. Tous les programmes d'aide ou de financement sont acceptés sous conditions. Ces conditions sont parfois incompatibles avec le commerce. On offre, par exemple, un financement en retour de privilèges aux entreprises ou aux experts. Il ne s'agit plus de commerce mais plutôt d'une contrainte aux négociations bilatérales et multilatérales.

C'est également une contrainte de dire, « ouvrez vos marchés pour nous permettre de vous financer ». Voilà où il a fallu apporter un ajustement structurel.

Bien avant Doha, nous avions ouvert nos marchés et baissé nos tarifs en vertu des politiques d'ajustement structurel. Nos tarifs baisseront peut-être de nouveau dans le cadre de l'OMC.

La deuxième difficulté est la politique de recherche et d'intégration de nos économies régionales. En Afrique, aujourd'hui, on essaie de créer des espaces de libre-échange. Les pays vont donc tenter d'harmoniser leurs échanges afin de définir un espace économique viable où se feront des échanges de

protect ourselves? How do we come up with common external tariffs that protect those products we want to trade in, for example, the grain that we use to feed our people?

Third, we are negotiating with Europe on economic zones that, today, are predefined. We are being asked to group ourselves in order to negotiate free trade zones with them. European assistance does exist in the shape of a development fund. This aid is quite significant because 50 per cent of our trade involves the European continent.

Should we be giving up what we already have for an uncertain alternative, that is, should we be negotiating with the Europeans first and figure out how we can adjust to the Doha round or should we be undertaking simultaneous negotiations under conditions that may be contradictory at times? That is what we are negotiating at the level of the European Union, the ACP, in terms of economic zones, and also the WTO and the constraints we face there. I think that overall, we have to end up not with sequential negotiations, but rather with the WTO measures being compatible with our desire to integrate regionally and our desire to have a regional market where our products will be successful.

That being said, Mr. Chairman, I do not believe in autarchy, in other words, in a region that is turned in on itself. I believe in international trade and in exchanges. I believe in fair trade, fair rules. I also believe in relationships of power. I know that there will always be the strong and the weak. In that context, how will the weak live side by side with the strong while preserving a minimum of their interests? That is the question that should be asked today.

Mr. Ndiogou Fall, President, Network of West African Producers and Peasants Organizations (ROPPA), Senegal: Mr. Chairman, I am the president of the Network of West African Producers and Peasants Organizations (ROPPA) that includes the national organizations of 10 countries in that region. It has been a long process for these producers to reach that level of organization, but it is evidence of the conscious effort they made to participate in defining policies, contributing to development, and so on.

Of course, this has been facilitated by the wave of democratization that is taking place in the area, but it is also due in part by the withdrawal of the State because when the State withdrew, the producers took responsibility for certain areas, certain services they needed and that the State had sometimes neglected prematurely, under pressure from institutions that have already been named; the IMF and the World Bank under their adjustment policies.

To speak more specifically to agriculture and to point to a certain number of examples, it is worth noting that the past 30 years of global and liberalized trade policies have led to very difficult situations in the West African agricultural world. Overall, these policies have had a negative impact. All the KMUD and the World Bank numbers show that we are

proximité. Mais, encore une fois, comment nous protéger? Comment arriver à des tarifs extérieurs communs qui nous protègent sur les produits que nous voulons échanger, notamment sur les céréales qui nous permettrons de nourrir notre population?

Troisièmement, nous négocions avec l'Europe sur les espaces économiques qui, aujourd'hui, sont prédéfinis. On nous demande de nous regrouper pour pouvoir négocier des espaces de libre-échange avec eux. Il existe tout de même une aide européenne sous forme de fonds de développement. Cette aide est importante, car 50 p. 100 de nos échanges se font avec le continent européen.

Allons-nous lâcher la proie pour l'ombre, négocier avec les Européens d'abord pour voir en quoi nous pouvons nous ajuster avec le cycle Doha ou allons-nous négocier simultanément dans des conditions où, quelques fois, se retrouvent des contradictions? C'est ce que nous négocions au niveau de l'Union européenne, ACP à travers les espaces économiques et aussi avec les contraintes que nous avons au niveau de l'OMC. Globalement, je dis qu'il faut au moins arriver, non pas à des séquences de négociation, mais à ce que les mesures prises au niveau de l'OMC soient compatibles avec notre volonté d'intégration régionale, et notre volonté d'avoir un marché régional dans lequel nos productions pourront effectivement trouver prise.

Ceci dit, monsieur le président, je ne crois pas à l'autarcie, c'est-à-dire en un espace qui se dit vivre replié sur lui-même. Je crois au commerce international et aux échanges. Je crois à un commerce juste, des règles justes. Je crois aussi aux rapports de force. Je sais qu'il y aura toujours des forts et des faibles. Dans un tel contexte, comment les faibles vont-ils cohabiter avec les forts dans un souci de préserver le minimum de leur intérêt? Voilà la question qui mérite d'être posée aujourd'hui.

M. Ndiogou Fall, président, Réseau des organisations paysannes et de producteurs de l'Afrique de l'Ouest (ROPPA), Sénégal : Monsieur le président, je suis président du Réseau des organisations paysannes et des producteurs de l'Afrique de l'Ouest (ROPPA) qui regroupe les organisations nationales de 10 pays de cette région. Arrivé à un tel niveau de structuration des producteurs a été un processus long, mais qui témoigne des efforts consentis par les producteurs à participer à la définition des politiques, apporter leur contribution au développement, et cetera.

Cela a été facilité, bien entendu, par l'élan de démocratisation au niveau de la région, mais aussi, en partie, par le désengagement de l'État parce que lorsque celui-ci s'est désengagé, les producteurs se sont engagés pour occuper un certain nombre d'espaces, assumer un certain nombre de services dont ils ont besoin et que l'État a délaissés parfois de manière très prématurée, sous la pression de certaines institutions qui ont déjà été nommées; le FMI et la Banque mondiale dans le cadre des politiques d'ajustement.

Pour parler plus précisément de l'agriculture et donner un certain nombre de témoignages, on peut retenir que ces 30 dernières années de politique commerciale libéralisée et de mondialisation ont conduit à des situations très difficiles dans le monde agricole ouest africain. L'impact de ces politiques, de manière générale, a été négatif. Tous les chiffres du KMUD et de

regressing. Our share of international trade has gone from 6 per cent to less than 1 per cent. Poverty, as we all know, has increased in the African regions and consequence of this has been an increase in out-migration and immigration. The rural sector, which up until now has employed 70 per cent of the population, the agricultural sector, which is an important economic lever, is going through a profound crisis. This crisis is affecting all sectors. I would like to give you two or three examples that you have most certainly heard about.

The first example is the West African poultry sector which, since being opened up to international competition, has almost disappeared in most countries. In Cameroon, between 2002 and 2005, that is in three years, 110 000 jobs have been lost. These are jobs in the poultry sector. Why? Because subsidized poultry products from Europe, America, and perhaps Canada, are being sold on our markets at very low prices.

Most of the time, these are cuts that have no market value and that no one can compete with. At the same time, this poultry sector crisis has led to job losses in the urban sector. All those people who were involved in small-scale production of feeding materials — such as drinking troughs, among others — have lost their jobs. The hatchery industry is now working at less than a third capacity. In the agricultural sector, corn production was absorbed mainly by the poultry sector and it is now disappearing because we have no buyers.

In terms of rice production, everyone knows that West Africa has an extremely important ability to ensure, in very little time, its self-sufficiency in rice. Today, most countries export more than half their needs in rice when we can produce rice on our own continent and ensure supply for consumers in the broader region. Why? Because once again, under pressure from the IMF and the World Bank, taxes were brought right down, which led to a massive influx of rice products from Asia and the United States.

This has led to problems because many governments agreed to building dams that need to be paid for, because this was a debt that was incurred for the purposes of land use. Today, it is the poor taxpayers who are suffering because they are being prevented from developing in order to pay that debt simply because the infrastructures that were built are no longer being used. The Niger band has more than one million hectares of land that can be developed. Only 10 per cent of this land has been developed.

The region of the Senegal River has more than 300,000 hectares that could be developed for use and only 10 per cent of that land has been developed. We are also all aware of the cotton situation. That was in fact a sector where all development partners thought Africa had a comparative advantage. International institutions pushed our countries strenuously to become involved in that industry in order to show that one can focus on a sector one has a comparative

la Banque mondiale montrent que nous sommes en régression. Notre part par rapport au commerce international est passée de 6 p. 100 à moins de 1 p. 100. La pauvreté, nous le savons tous, a augmenté dans les régions africaines et en corollaire, l'augmentation de l'exode et de l'immigration. Ce monde rural qui emploie jusqu'ici 70 p. 100 de la population, cette agriculture qui constitue un levier important, traverse une crise profonde. Cette crise affecte l'ensemble des secteurs. Je voudrais tout simplement donner pour exemple deux ou trois filières, dont vous avez certainement entendu parler.

La première, c'est la filière volaille ouest africaine qui, ouverte à la concurrence internationale, est presque en voie de disparition dans l'ensemble des pays. Au Cameroun, en l'espace de trois ans, entre 2002 et 2005, c'est 110 000 emplois qui ont été perdus. Des emplois directs dans le secteur de l'élevage de poules. Pourquoi? Parce que les produits de volailles subventionnés d'Europe, d'Amérique et peut-être du Canada arrivent à des prix très bas sur nos marchés.

La plupart du temps, ce sont des découpes qui n'ont aucune valeur marchande et que nul ne peut concurrencer. Cette crise du secteur de la volaille a entraîné, en même temps, une perte d'emplois au niveau du secteur urbain. Tous ceux qui s'occupaient de la fabrication artisanale de petits matériels d'alimentation — abreuvoirs et autres — ont perdu leur emploi. L'industrie naissante fonctionne aujourd'hui à moins d'un tiers de sa capacité. Dans le secteur agricole, la production de maïs qui était absorbé en grande partie par l'élevage de volailles est en train de disparaître parce que nous ne trouvons pas d'acheteurs.

Sur le plan du riz, tout le monde reconnaît que l'Afrique de l'ouest dispose d'un potentiel extrêmement important pour assurer, en très peu de temps, son autosuffisance en riz. Aujourd'hui, l'ensemble des pays exporte plus de la moitié de leurs besoins en riz, alors qu'on peut produire du riz au niveau de notre propre continent et assurer l'approvisionnement des consommateurs de la région. Pourquoi? Parce qu'ici, également, sous pression du FMI et de la Banque mondiale, les taxes ont été ramenées au niveau plancher, favorisant l'entrée massive de produits de riz venant d'Asie et des États-Unis.

Cela cause des problèmes car, pour un nombre important de gouvernements, des efforts énormes ont été consentis pour mettre en place des barrages qu'il faut payer parce qu'il s'agit d'une dette pour aménager des terres. Aujourd'hui, on tire encore sur le contribuable pauvre qu'on empêche de se développer pour payer cette dette tout simplement parce que les infrastructures que cela a permis de mettre en place ne sont plus utilisées. La boucle du Niger dispose de plus d'un million d'hectares de terres aménageables. Ces terres ne sont pas aménagées à 10 p. 100.

Le fleuve du Sénégal dispose de plus de 300 000 hectares aménageables et moins de 10 p. 100 de ces terres sont aménagées. Nous connaissons tous aussi la situation du coton. C'est une filière, effectivement, dans laquelle l'ensemble des partenaires en développement avait considéré que l'Afrique avait un avantage comparatif. Les institutions internationales ont poussé à fond nos pays à s'engager dans cette filière pour justifier qu'on peut se limiter à une filière où on a un avantage comparatif et développer

advantage in, and use it to develop one's economy. Today, the results show that this is not possible, mainly because this is a sector we have no control over.

At the time when Africa was producing the best cotton at the lowest prices in the world, American and European subsidies knocked back West African cotton production. Tens of millions of small farmers fell back under the poverty line. It is not because they did not know how to produce. No. It is because somewhere, the major powers subsidized their production and made us open up our markets, with those results. If these trends continue, it is certain that Africa will not achieve this millennium's goals, goals that international cooperation has mobilized around. Worse though, we may end up with a more serious situation. If the trend continues, we will not achieve this millennium's goals because we will be regressing. It is not the Africans' fault. It is the result of a system and this system is the international trade system.

When Europe puts a 163-euro tax on every tonne of wheat that enters their territory, and when the IMF prohibits most African countries from imposing more than a 50 per cent tax per tonne of wheat entering on their market, it is not fair. These are the kinds of situations we are facing on a daily basis.

Now, within the EPA negotiations framework, Europe is asking us to liberalize trade by 80 per cent. However, we know what the differences are between the European and African agricultural sectors. That kind of agreement would kill African agriculture and significantly increase poverty and conflicts in Africa.

We believe that the current trade rules, as they stand, are not compatible with development in Africa. Therefore those rules have to be reformed. What we want is for those rules to be reformed and that the reforms made under the adjustment policies framework, that was nothing more than forced liberalization, also be reformed. Without this, we feel that there is no consistency to international assistance. The international community has worked hard, but the impact of its work has been reduced by an efficient trade system. The impact of this assistance has been reduced by the IMF's and the World Bank's constraints. I do not think that that assistance to us should be continued on the one hand, when, on the other hand, others are doing all they can to prevent us from developing. There has to be greater consistency within the aid system and within international policies. Otherwise this aid is useless.

Many Africans think this aid is only a constraint meant to keep them in a situation of poverty forever. That poses a credibility problem for international institutions.

Within the context of these reforms, we feel that it is essential and necessary to ensure that national policies are consistent with each national context. What is good for the United States is not

son économie. Aujourd'hui, les résultats démontrent que ce n'est pas possible. D'abord, parce que c'est une filière où l'on n'a aucune maîtrise.

Au moment où l'Afrique a produit, au coût le plus bas au monde, et disposé du coton de meilleure qualité, les subventions américaines et européennes sont venues limer la production cotonnière ouest africaine. Ce sont des dizaines de millions de petits producteurs qui sont retombés sous du seuil de la pauvreté. Pourtant, ce n'est pas parce qu'ils ne savent pas produire. Non. C'est que, quelque part, de grandes puissances ont subventionné leur production et nous ont imposé d'ouvrir nos marchés pour arriver à ces résultats. Si de telles tendances se maintiennent, il est certain que l'Afrique n'atteindra pas les objectifs du millénaire, objectifs autour desquels l'ensemble de la coopération internationale s'est mobilisé. Mais pire, on peut, à termes, se retrouver dans une situation encore plus grave. Avec cette tendance, nous n'atteindrons pas les objectifs du millénaire parce que nous reculons. Ce n'est pas la faute des Africains. C'est le résultat d'un système et c'est le système commercial international.

Lorsque l'Europe taxe, 163 euros pour chaque tonne de blé qui entre sur son territoire, le FMI interdit à la plupart des pays africains de taxer à plus de 50 p. 100 la tonne de blé qui entre sur son marché. Ce n'est pas juste. Voilà des situations auxquelles nous sommes confrontés tous les jours.

Aujourd'hui, dans le cadre des négociations des APE, l'Europe nous demande de libéraliser les échanges à 80 p. 100. Pourtant, on sait quelles sont les différences existant entre les agricultures européennes et les agricultures africaines. Un tel accord signifie tuer l'agriculture africaine et majorer très sensiblement la pauvreté et les conflits en Afrique.

Nous croyons que les règles commerciales, telles qu'elles fonctionnent aujourd'hui, ne sont pas compatibles avec un développement au niveau de l'Afrique. Par conséquent, nous avons besoin de réformer ces règles. Ce que nous attendons, c'est que ces règles soient réformées et que les réformes, dans le cadre des politiques d'ajustement, qui ne sont rien d'autre qu'une libéralisation forcée, soient aussi réformées. Sans quoi, nous ne considérons effectivement pas qu'il y ait cohérence au niveau de l'aide internationale. La communauté internationale a consenti beaucoup d'efforts, mais son impact a été réduit par un système commercial inefficace. L'impact de cette aide a été réduit par les contraintes du FMI et de la Banque mondiale. Je ne pense pas que l'on doive continuer à donner de l'aide quelque part, lorsque, de l'autre côté, d'autres font tout pour que nous ne nous développions pas. Il faut assurer une plus grande cohérence dans le système d'aide et les politiques internationales, sans quoi les aides n'ont aucune utilité.

Plusieurs Africains pensent que cette aide ne constitue qu'une contrainte pour les maintenir dans une éternelle situation de pauvreté. Cela pose un problème de crédibilité par rapport aux institutions internationales.

Dans le domaine de ces réformes, nous pensons que ce qui est indispensable et nécessaire est de faire en sorte que les politiques nationales puissent épouser chaque contexte national. Ce qui est

necessarily good for Senegal; what works in Canada will not necessarily work in Guinea. The context is not the same, the possibilities are not the same, the conditions are not the same. We cannot harmonize everything globally.

As long as steps are not taken to allow each group of country to define the most appropriate policy for its environment and its population's needs, then the problems of poverty and conflicts that were raised will remain.

We therefore believe that a far-reaching reform of the WTO is essential. It is for this reason that we have come to Canada to speak about the supply management system. Why? Because in most instances, the instruments which poor countries have to bolster their agriculture sectors and facilitate development are prohibited by the WTO. We do not have the same means available to us as developed countries. If a country has billions of dollars available for subsidies, the said subsides are deemed legal; however, if a country is not rich, any other instrument which it seeks encourages sanctions.

It is because of this situation that we are, indeed, facing difficulties today. Our priority is to focus on improving the context in which we have to work. It is the context which is problematic because producers are no longer even able to sell their produce on their domestic market, never mind the international market.

Mr. Chairman, I would be happy to take questions from the senators.

The Chairman: Thank you very much; this is a very interesting subject. The committee has a certain awareness of these problems. I am going to give the floor to senator Prud'homme.

Senator Prud'homme: Mr. Fall, I am overwhelmed by the ease with which you elucidate problems which, at the first sight, seem so complex. One good thing to come out of your visit is that this committee is being televised across Canada. Your overview of the situation was so clear that I am sure it will pique the interest of university students who are used to conceptual thinking. What you said shows that you have both feet firmly planted in reality.

I have always been interested in the Middle-East and Africa. I have dedicated 40 years of my life to the Middle East. I have learned a great deal since this committee chose to study Africa. Africa could have said either to be loved too little, or to be loved too much. Often, Africa is the forgotten continent. You have highlighted the contradictions of systems under which what is giving by the left hand is taking back by the right, a situation which is actually nonsensical.

When we proclaim that we are going to forgive the African debt, it looks to be an extremely generous gesture; however, it is futile if what is given is taken back by the other hand. Forgiving the debt will not prove to be a miracle solution unless it is accompanied by other reforms. Seemingly, elected representatives are satisfied.

bon aux États-Unis ne l'est pas nécessairement pour le Sénégal; ce qui peut marcher au Canada peut ne pas marcher en Guinée. Nous ne sommes pas dans le même contexte, nous n'avons pas les mêmes possibilités, nous n'avons pas les mêmes conditions. Nous ne pouvons pas tout harmoniser au niveau mondial.

Tant que des dispositions ne seront pas prises pour permettre à chaque groupe de pays de définir la politique la plus appropriée par rapport à son environnement et aux besoins de sa population, on ne réglera pas le problème de la pauvreté et des conflits dont on a parlé.

Nous croyons que de ce point de vue, une réforme profonde de l'OMC est indispensable et nécessaire. C'est ce qui nous a amenés au Canada afin de parler du système de contrôle de l'offre. Pourquoi? Parce que la plupart du temps, les instruments que les pays pauvres peuvent utiliser afin d'encadrer leur agriculture et les développer sont interdits par l'OMC. Nous n'avons pas les mêmes moyens que les pays développés. Si on a des milliards pour subventionner, c'est légal. Si on ne les a pas, tout autre instrument doit être récriminé.

Voilà la situation qui fait qu'aujourd'hui, effectivement, nous avons des difficultés. Notre priorité est de se pencher sur l'amélioration du contexte dans lequel nous travaillons. C'est ce contexte qui nous pose problème parce que les producteurs ne parviennent même plus à vendre leurs productions sur leur propre marché, à plus forte raison sur le marché mondial.

Monsieur le président, je suis prêt à répondre aux questions des sénateurs.

Le président : Merci beaucoup, le sujet est très intéressant. Le comité est un peu au courant de ces problèmes. Je donne la parole au sénateur Prud'homme.

Le sénateur Prud'homme : Monsieur Fall, je suis stupéfait de votre facilité à nous exprimer des problèmes qui semblent, à première vue, si complexes. Un des bénéfices que vous pouvez tirer de votre visite est que ce comité est télévisé à travers tout le Canada. Votre résumé de la situation est tellement clair que je suis certain qu'il intéressera les étudiants universitaires qui sont habitués à de grands concepts. Vous êtes dans la réalité absolue.

Je m'intéresse depuis toujours au Moyen-Orient et à l'Afrique. J'ai consacré 40 ans de ma vie au Moyen-Orient. J'apprends énormément depuis que ce comité a choisi l'Afrique. Je pense qu'on pourrait surnommer l'Afrique la « mal aimée » ou la « trop aimée ». Souvent, c'est la grande oubliée. Vous nous avez montré les contradictions des systèmes qui donnent de la main gauche et qui reprennent de la main droite, ce qui est absolument un non-sens.

Lorsque l'on dit : « Nous allons effacer la dette de l'Afrique », cela semble un geste d'une grande générosité. Ce geste est inutile si c'est pour reprendre de l'autre main. Ce ne sera pas un remède miracle si on n'attache pas à cela d'autres politiques de réforme. En apparence, nos élus semblent satisfaits.

Senator Corbin: I would like to begin by thanking the witnesses for their presentations. I would like to know whether, in your country, you have benefited from Canada Aid programs, be the governmental, charitable or private sector programs. Would you be able to comment on this issue?

Mr. Fall: We have benefited from Canadian aid on several occasions. My own organization, the ROPPA, received aid from CIDA for a capacity building program, a program which help us to understand a great deal in terms of the workings of the international trade system.

In addition, it was granted to some countries for infrastructure development, and specific aid has also been provided to the agricultural sector.

In my country, Senegal, aid has primarily been centered on horticulture in a food and vegetable producing region. In light of the constrains which we mentioned, I feel that, in terms of aid, the producers themselves should be more involved in defining the programs offered.

Donors are very often well intentioned. However, even if you provide significant resources, you can slightly miss the mark simply by not having adequately consulted with the recipient country as to where the focus should be. Let us take, for example, the programs which were introduced as part of anti-poverty strategies. The international community in its entirety is committed to supporting these programs, however, the way in which these programs were designed means that they do everything but fight poverty.

To fight poverty, you have to focus on those sectors of the economy in which poor people work. In many East African countries the programs focus on highway infrastructure; on the plus site, that allows producers to get their products on the market; however, he who produces nothing, has nothing to put on the market. In most instances, the infrastructure is designed to link tourist centres to the capital city. Yet, those living in poverty are in no way involved with tourism. Most of the time, other programs which really would help producers to increase their production levels and which would offer added value are missing, simply because there is scant producer involvement when it comes to defining projects and programs.

Here too, I should point out that the primary reason for this is that there is little understanding of which mechanisms actually result in real participation. Everybody is in favour of stakeholder participation, but in most cases there are no mechanisms to facilitate it, and when it comes to identifying projects and programs, there are no participation mechanisms at all. The majority of cooperation organizations act hastily. They consult two or three people, and feel that gives them an idea as to how to solve the problems of the poor folk in Senegal; in no time at all, a project is up and running.

I believe that consideration must be given to the beneficiary's thought process, it is something which is necessary, and something which takes time.

Le sénateur Corbin : Je voudrais commencer par remercier les témoins pour leurs présentations. J'aimerais savoir si vous êtes familiers avec les Programmes d'aide canadiens chez vous, que ce soit des Programmes gouvernementaux ou du secteur bénévole ou privé. Avez-vous des commentaires à ce sujet?

M. Fall : Nous avons bénéficié plusieurs fois de l'aide canadienne. Mon organisation, le ROPPA, a bénéficié de l'aide de l'ACDI pour un Programme de renforcement de capacités. Cela nous a permis de comprendre beaucoup de choses dans le fonctionnement du système commercial international.

Nous voyons également les infrastructures qui sont réalisées dans certains de nos pays ainsi que l'appui au secteur agricole à proprement parler.

Dans mon pays, le Sénégal, c'est essentiellement autour de l'horticulture, dans une région productrice de fruits et légumes. Mon appréciation par rapport à cette aide, compte tenu des contraintes que nous avons évoquées, c'est qu'effectivement, sur le plan du producteur en tant que tel, une plus grande implication dans la définition des programmes est nécessaire.

Très souvent, les intentions sont bonnes. On peut consacrer beaucoup de moyens mais on passe juste à côté de l'essentiel, tout simplement parce qu'on n'a pas suffisamment interrogé le bénéficiaire pour savoir sur quoi il faut mettre l'accent. Par exemple, si on prend les programmes qui s'inscrivent dans le cadre des stratégies de lutte contre la pauvreté, l'ensemble de la communauté internationale s'est engagé à soutenir ces programmes, mais la façon dont ces programmes sont conçus fait que l'on fait tout sauf de la lutte contre la pauvreté.

Lutter contre la pauvreté suppose qu'on s'attaque aux secteurs où les pauvres sont actifs. Dans beaucoup de pays, en Afrique de l'est, les programmes sont orientés vers des infrastructures routières; c'est très bon parce que cela permet la mise en marché, mais celui qui ne produit pas ne mettra rien sur le marché. La plupart du temps, ces infrastructures sont destinées à relier les centres touristiques à la capitale. Le petit pauvre n'a rien à voir avec le tourisme. Les autres aspects qui permettent véritablement aux producteurs d'augmenter leur production, d'augmenter leur plus-value, font la plupart du temps défaut, tout simplement, parce que la participation à la définition des projets et des programmes est faible.

Ici aussi, il faut dire que la cause principale est qu'on comprend très mal quels sont les mécanismes qui permettent d'assurer une véritable participation. Tout le monde est favorable à la participation, les mécanismes qui la favorisent n'existent, la plupart du temps, nulle part au niveau de la manière d'identifier les projets et les programmes. La plupart des coopérations fonctionnent avec rapidité. Il faut consulter deux ou trois personnes et ensuite on a une idée de ce qui peut régler le problème du pauvre Sénégalais; et très rapidement on met en place un projet.

Je crois qu'il faut prendre en compte le rythme de réflexion et d'avancement de la personne concernée; c'est nécessaire et cela coûte du temps.

Mr. Dioum: In my professional life, I have frequented, and on several occasions, even negotiated with Canadian cooperation organizations. What I remember is that, unlike others, Canadians accept that they have an inadequate, indeed erroneous, understanding of Africa, something which results in them undertaking more effective consultations with governments and recipients. At least that is something.

I believe that Canada is leading the way in placing women at the heart of development programs. That is something which I have experienced; an adjustment whereby you have taken women's issues into consideration, or to put it more bluntly, placed women firmly on the radar screen of development programs.

What I am currently witnessing through cooperation programs with CIDA and other organizations, is that Canada places the emphasis on human resources, capacity building and training. To my mind, these are sound choices. Somebody remarked earlier that ill-thought-out policies are so because they are often drafted by public servants, and I should point out that I myself am a public servant.

Today's policies need to be based on cooperation. As far as I understand, Canada is committed to such an approach, but cooperation requires not only that all stakeholders sit down together, but that they have the necessary skills to be able to dialogue at the same level. This is something which was said earlier: the state has withdrawn, rural farmers are not adequately prepared to participate in this dialogue, and should, therefore, be provided with support. This is an approach which we commend. It is not only the skills of producers that have to be developed, but also those of the public servants who have to dialogue with them and who are not used to doing so. Real attitude changes are required for people to accept the idea that peasant farmers can hold reasoned opinions other than those based on union demands. I believe that we are making headway on this front, and that is perhaps the progress for which I am the most grateful.

A while ago, I came here, at my own expense, to see what you were doing in terms of supply management. I think that it offers a fairly interesting alternative for African countries. I was also interested in finding out how agricultural risk can be funded at grassroots level. This is an area which I believe to be very important; it is new to me, but something which I would like to see integrated into aid mechanisms and policy support.

[*English*]

Mr. Machemedze: I have two programs that I am aware of that are funded by Canada. The first is in Zimbabwe and that is funded through the Canadian International Development Agency. It is a gender-based program supporting the district councils of Zimbabwe in their efforts to mainstream gender activities in their programs. I am sure you agree with me that many programs, if left to gender, are outside. CIDA has been funding this activity.

M. Dioum : Dans mon expérience professionnelle, j'ai côtoyé et même négocié plusieurs fois avec la coopération canadienne. Ce que je retiens, c'est peut-être d'accepter, contrairement à d'autres, leurs connaissances insuffisantes, sinon leur méconnaissance de l'Afrique et cela permet de mieux consulter les gouvernements et les bénéficiaires. Cela, au moins est un avantage.

Je crois que vous êtes précurseurs dans la mise en avant du thème de la femme au centre des préoccupations des programmes de développement. Cela a été un événement que j'ai vécu à travers un contexte d'ajustement dans lequel vous avez pu imposer, pour ne pas dire prendre en compte, la femme dans les programmes de développement.

Ce que je vis présentement, à travers des coopérations avec l'ACDI ou d'autres, c'est que vous mettez l'accent sur les ressources humaines, le renforcement des capacités et la formation. Cela m'apparaît être des bons choix en ce qui nous concerne. Quelqu'un l'a dit tout à l'heure, les politiques mal conçues viennent du fait que ce sont souvent des fonctionnaires qui les formulaient — dont moi-même d'ailleurs.

Aujourd'hui, les politiques doivent être concertées - je pense que vous êtes engagés dans cette voie — mais une concertation suppose un vrai cadre où se réunissent les acteurs, mais aussi des compétences pour être capables de mener le dialogue au même niveau. Tout à l'heure on l'a entendu, l'État s'est désengagé, le secteur productif en milieu rural n'était pas suffisamment préparé et ne pouvait pas mener ce dialogue, donc il faut le renforcer. Cela est également une démarche que nous saluons. Il faut non seulement renforcer les capacités des producteurs mais aussi celles des fonctionnaires qui dialoguent avec eux et qui n'avaient pas l'habitude de le faire. Il faut beaucoup de reconversion de mentalités pour accepter l'idée que le paysan peut avoir un point de vue argumenté et pas seulement un point de vue syndical de revendication. Et je pense que sur ce point nous faisons des progrès, et c'est peut-être ce que j'apprécie le plus.

Moi-même, j'ai eu, il y a quelque temps, à venir ici, à mes propres frais, pour regarder ce que vous faisiez dans le domaine de la gestion de l'offre. J'ai trouvé que c'était une alternative relativement intéressante pour nos pays. Je voulais aussi voir comment, à partir de la base, on peut financer même le risque agricole. Cela m'est apparu très important et c'était un champ neuf pour moi, mais c'est un champ que j'aimerais voir développer dans les mécanismes d'aide et de soutien à nos politiques.

[*Traduction*]

M. Machemedze : Je suis au courant de deux programmes qui sont financés par le Canada. Le premier est au Zimbabwe, et il est financé par l'Agence canadienne du développement international. C'est un programme de promotion de l'égalité entre les sexes qui vise à appuyer les conseils de district du Zimbabwe dans leurs efforts pour intégrer les femmes dans leur programme. Je suis sûr que vous conviendrez avec moi que bon nombre de programmes, s'ils étaient laissés aux seuls soins des hommes, seraient exclusifs. L'ACDI finance donc cette activité.

Also, the Federation of Canadian Municipalities is funding a project on governance issues in the rural district councils, issues such as the fair accounting of resources.

I have heard about a program about which I do not have many concrete details. I would ask the committee to investigate it to see whether the funds that Canada is providing to Africa are really meant for development, or if they fund the same kind of programs in Canada. I have heard about the biotech program in Central and Eastern Africa, where Canada is pouring in $30 million. This is a biotechnology-related program. It is basically an issue of GMOs. The structures in place in Central and Eastern Africa are not yet functional to utilize these funds, but it is something that you need to investigate further, whether these funds will actually help the productive sectors of Africa or if they will just help to exacerbate poverty and hunger in funding programs that will cause, for example, countries to adopt technologies that are not suitable for the local needs. I would ask the Senate to investigate that program further.

[*Translation*]

Senator Losier-Cool: I have great admiration for Africa. I am a member of the Commission de la coopération et du développement des parlementaires de la Francophonie. I was involved in organizing the last summit on development.

Recently, I read an article in *L'intelligent*, a magazine published by Jeune Afrique, about the person responsible for Africa at a UNDP level. He was asked what should be done to facilitate development in Africa. He answered that the first priority should be to develop the agricultural sector, as well as the textile and IT sectors.

In answer to the same question, you spoke of the supply management system, and the importance of greater consistency and coordination. What is preventing the African agriculture sector from being developed? Asia, for example, has made progress because the agricultural sector has been developed.

I will come back to the issue of NEPAD and francophone countries at the WTO later. If I refer to your publications, I believe you are the agricultural expert, Mr. Dioum.

Mr. Dioum: The reason agriculture never developed is a long story. I am not blaming colonialism; all is fair in love and war. Our agricultural economies were basically extraverted, that is, turned towards the outside. Each territory was given a role which depended on a central power. Senegal grew peanuts which were exported to the factories of Bordeaux and Marseilles, among others, in order to produce peanut oil. The Ivory Coast grew coffee and cocoa. Guinea grew bananas and Cameroon grew pineapples. In this manner, each country was assigned a role.

De plus, la Fédération canadienne des municipalités finance un projet ayant trait à des questions de gouvernance dans les conseils de district ruraux, des questions telles les saines pratiques de comptabilité des ressources.

J'ai entendu parler d'un programme sur lequel je n'ai toutefois pas de nombreux détails concrets. J'inviterai donc le comité à enquêter là-dessus pour voir si le fonds que le Canada fournit à l'Afrique est vraiment utilisé à des fins de développement ou si on est en train de financer le même genre de programmes au Canada. J'ai entendu parler du programme de biotechnologie en Afrique centrale et en Afrique orientale, programme où le Canada injecte 30 millions de dollars. Il s'agit d'un programme de biotechnologie. Il s'agit essentiellement d'OGM. Les structures en place en Afrique centrale et en Afrique orientale ne sont pas encore fonctionnelles au point de permettre l'utilisation de ces fonds, mais c'est une question sur laquelle vous pourriez faire enquête, histoire de savoir si ces fonds aideront effectivement les secteurs productifs en Afrique ou s'ils ne feront qu'exacerber la pauvreté et la famine dans les pays bénéficiaires de financement qui adopteront ces technologies qui ne conviennent pas à leurs besoins locaux. J'inviterai le Sénat à enquêter davantage sur ce programme.

[*Français*]

Le sénateur Losier-Cool : Je suis une grande admiratrice de l'Afrique. Je suis membre de la Commission de la coopération et du développement des parlementaires de la Francophonie. J'ai travaillé sur l'élaboration du dernier sommet sur le développement.

Tout récemment, je lisais dans *L'intelligent*, une publication du Jeune Afrique, un article concernant le responsable de l'Afrique au niveau du PNUD. On lui a demandé qu'est-ce qu'il fallait faire pour le développement de l'Afrique? Il a répondu qu'on devait développer l'agriculture en premier lieu, le textile et l'informatique.

En réponse à cette question, vous avez mentionné le système de contrôle de l'offre et une plus grande cohérence. Qu'est-ce qui a empêché le développement de l'Agriculture en l'Afrique? Prenons l'exemple de l'Asie qui s'en sort parce qu'on y a développé l'agriculture.

Je reviendrai plus tard sur la question du NEPAD et des pays francophones à l'OMC. Si je me fie à vos publications, je pense que vous êtes l'expert en agriculture, monsieur Dioum.

M. Dioum : C'est une longue histoire pour dire pourquoi l'agriculture ne s'est pas développée. Je n'incrimine pas le colonialisme, c'était de bonne guerre. Nos économies agricoles étaient fondamentalement extraverties, c'est-à-dire produites pour l'extérieur. Chaque territoire était assigné d'un rôle dépendant d'un pouvoir central. Le Sénégal cultivait l'arachide pour, entre autres, les usines de Bordeaux et de Marseille, afin de produire l'huile d'arachide. La Côte d'Ivoire cultivait le café et le cacao. La Guinée cultivait la banane et l'ananas était cultivé par le Cameroun. C'est de cette façon qu'on nous assignait des rôles.

Farms in Senegal knew how to grow peanuts because they were given that role and all the other segments in the system were given to others. Some people were in charge of producing, others of processing, of marketing and of transporting.

The Senegalese, in particular, ate rice, as well as the populations of other western African countries, but we did not produce rice. The reason why this was so was due to the crisis of the piastre in Indochina. When France wanted to repatriate the French fortunes which were in Indochina, it devised a sort of triangular trade, which consisted of buying rice and transporting it to Senegal. The piastre was then converted into the French franc. It was a way of encouraging people to invest in that colony.

We know the date and the content of the first shipment of the first boat which transported rice to Senegal. A buying partner was developed. Overnight, the Senegalese began to eat a product which was not produced in their country. Eating habits changed because of the foods which were imported. You sold peanuts to buy rice imported from Indochina from the trading partner next door. This type of market system created limits which became one of the major obstacles to agricultural development in our countries.

I agree, in my publications and in my thoughts, with those who say that the market determines production. If you do not sell, you cannot produce. You will produce just enough to feed yourself.

Did we create a market for this? I do not think so. Today, we are at a crossroads because if we want our agricultural sector to develop, we will need a true captive market which stimulates production and which will put money into the pockets of citizens so they can buy the technology which will enable them to produce more and more efficiently as compared to market standards. That is what happened in Asia. India's first goal was to meet the needs of its own market, which then enabled it to go beyond that stage today.

The Chairman: That is very interesting.

[*English*]

Mr. Machemedze: The policies that we have in Africa at the national level were actually meant to develop the agricultural sector. Zimbabwe had some very good policies to develop the agricultural sector. Indeed, the sector developed to such a level that it was actually one of the best in Africa, but today you can speak of the negative. It is actually now one of the worst. The question is why? It is the same question that was asked previously.

I can respond first by posing two questions: In the context of the new liberal paradigm, why is it that when we were doing everything wrong, which is what the IMF and World Bank said, everything was right? Why is it now when we are doing everything right, everything is wrong?

L'agriculteur sénégalais savait cultiver l'arachide parce qu'on lui avait assigné ce rôle et tous les autres segments de la filière étaient occupés par d'autres. Certains étaient chargés de produire, d'autres de transformer, de commercialiser et de transporter.

Le Sénégal, en particulier, était un consommateur de riz de même que les autres pays de l'Afrique de l'ouest, mais nous n'en produisions pas. L'origine de ce mécanisme provient de la crise de la piastre en Indochine. Lorsque la France a voulu rapatrier les fortunes françaises en Indochine, il a fallu imaginer un commerce triangulaire, soit acheter du riz, le transporter au Sénégal. On change la piastre en franc français. On vous encourage donc à investir dans cette colonie.

Nous connaissons la date et le contenu de la cargaison du premier bateau qui a transporté du riz au Sénégal. On a développé la consommation. Du coup, vous commencez à consommer un produit que vous ne produisez pas. Les habitudes alimentaires changent par rapport à l'importation. Vous vendiez l'arachide pour acheter du riz importé d'Indochine chez le commerçant à côté. Voilà des contraintes qui ont fait que le marché a été un des principaux freins du développement agricole dans nos pays.

Je suis de ceux qui disent, de par mes publications ou de par mes réflexions, que c'est le marché qui tire la production. Quand vous ne vendez pas, vous ne pouvez pas produire. Vous produisez juste pour vous nourrir.

A-t-on créé un marché pour cela? Je ne crois pas. Aujourd'hui, nous sommes à la croisée des chemins parce que si nous voulons que l'agriculture se développe, il faut qu'il y ait un véritable marché captif qui tire la production et qui fait que la population a des revenus pour acheter la technologie leur permettant de produire davantage et mieux par rapport aux normes du marché. C'est ce qui s'est passé en Asie. L'Inde a cherché d'abord à produire pour satisfaire son propre marché, ce qui lui a permis de dépasser cette étape-là aujourd'hui.

Le président : C'est très intéressant.

[*Traduction*]

M. Machemedze : Les politiques que nous conduisons en Afrique au niveau national visaient en réalité à développer le secteur agricole. Le Zimbabwe avait de très bonnes politiques de développement agricole. En effet, le secteur s'est développé à un niveau tel qu'il était devenu un des meilleurs en Afrique, mais aujourd'hui, ce n'est plus le cas. C'est même l'un des pires aujourd'hui. Comment est-ce possible? C'est la même question que celle que j'ai posée tout à l'heure.

Pour y répondre, je poserai deux questions : Dans le contexte du nouveau paradigme libéral, comment se fait-il que quand tout ce que nous faisions autrefois n'était pas bon, le FMI et la Banque mondiale nous disaient que tout allait bien? Comment se fait-il que maintenant que nous sommes en train de faire tout ce qui est bon, on nous dit que rien ne marche?

The policies that are now conditioned on Africa are counter-developmental. If we look at global trends at the moment — and I have to be frank with you — there is overproduction in developed countries and developed countries want markets. Where are those markets? One, of course, is Africa.

Second, there is rising unemployment in developed countries that they need to balance. How do they do it? You are moved out of production and replaced. When you are replaced, only a few companies, a few big farmers are in production. They are the ones reaping the profits.

The developed countries found a market in Africa because they displaced the farmers. They killed the agricultural sector through subsidies and other means such as tariff escalation. I will give you a little education here.

If you want to export raw materials and the developed countries want the raw materials, let them come. If you want to export oranges, let them come. However, when you turn those oranges into juice, if you want to export orange juice, the taxes are raised and you face some barriers to market.

How can the agricultural processing industry develop given such a situation? There is no way. We are talking about tariff escalation. The small farmers under the IMF/World Bank policies were forced to switch from crops that were meant to develop the agricultural sector locally to those crops that were essential for the foreign market, crops like flowers. We were growing maize and now we are growing flowers. How does that help Africa? You need the foreign exchange, but again, you face those barriers to trade.

One other issue is that of sanitary and phyto-sanitary measures that are imposed upon African countries. When one European company wanted to import some oranges from Zimbabwe, they said, "We want to inspect the premises where this orange juice is made." When they came down to Zimbabwe, they saw that the technology we were using was a bit obsolete. It is obsolete, yes, but it is making the orange juice. They said, "You need to have digital technology to produce this product. You need high technology." In a country like Zimbabwe, where do you get the financing to purchase that kind of technology? If you get that money, it becomes debt financing. You must finance that debt as well. So how can the agricultural sector develop given such a situation? That was locked into the WTO policy as well.

You have heard cries from developing countries asking, "How can we protect our own agricultural sectors when we are bombarded every day with requests from countries?" Right now the beef industry in Namibia and Botswana is almost dead. There is a lot of beef coming from Europe through the free trade agreement between South Africa and the EU. Botswana and Namibia are almost subsidiaries of the South African economy. The beef that comes through South Africa is just exported into

Les politiques actuelles portant sur l'Afrique sont contraires au développement. Si on suit les tendances mondiales, en toute franchise, il y a surproduction dans les pays développés, et ces derniers cherchent donc des marchés. Où sont ces marchés? Eh bien, l'Afrique est certainement l'un d'entre eux.

En second lieu, dans ces mêmes pays, il y a de plus en plus de chômage, et il faut contrer cela. Comment s'y prend-t-on? On déloge les agriculteurs et on prend leur place. Cela a pour résultat de ne laisser que quelques grandes compagnies, de grandes exploitations agricoles. Ce sont elles qui amassent les profits.

Les pays développés ont trouvé un marché en Afrique parce qu'ils ont évincé les agriculteurs de là-bas. Ils ont tué le secteur agricole à force de subventions et d'autres moyens comme les hausses de tarifs. Je vais vous donner une brève explication de cela.

Si les pays en voie de développement veulent exporter des matières premières et que les pays développés en veulent, on les laisse entrer. Même chose s'ils veulent exporter des oranges. Toutefois, lorsque les pays en développement transforment les oranges en jus et veulent ensuite exporter le produit transformé, les pays développés vont augmenter les taxes et créer des obstacles à la percée des marchés du Nord.

Comment l'industrie de la transformation agricole peut-elle se développer dans une telle situation? Je parle, bien sûr, de la hausse des tarifs. Les petits agriculteurs assujettis aux politiques du FMI et de la Banque mondiale ont été forcés de laisser tomber des cultures favorables au développement de leur secteur local au profit de culture essentielle au marché étranger, comme par exemple la floriculture. Auparavant, nous cultivions du maïs, et maintenant, ce sont des fleurs. En quoi cela aide-t-il l'Afrique? Nous avons besoin de devises, mais encore une fois, nous faisons face à des obstacles au commerce.

Il y a aussi la question des mesures sanitaires et phytosanitaires imposées aux pays africains. Par exemple, une entreprise européenne voulait importer des oranges du Zimbabwe; ses représentants tenaient à inspecter les lieux où on les transformait en jus. Arrivés sur place, ils ont constaté que les technologies utilisées étaient plutôt désuètes. Elles l'étaient, c'est vrai, mais elles réussissaient quand même à produire du jus d'oranges. Ils ont cependant affirmé qu'il fallait recourir à une technologie numérique pour produire le jus en question, une haute technologie. Or, dans un pays comme le Zimbabwe, où obtient-on l'argent nécessaire à l'achat d'une telle technologie? Et si on l'obtient, c'est grâce à des emprunts. Viennent ensuite les frais de services de cette dette. Il faut donc emprunter de nouveau. Compte tenu de cela, comment le secteur agricole peut-il se développer? De plus, ces conditions font partie intégrante des politiques de l'OMC.

Vous avez entendu les protestations des pays en voie de développement. Ils ont dit : « Comment pouvons-nous protéger nos propres agricultures alors que tous les jours, les autres pays nous bombardent de demandes? » À l'heure actuelle, le secteur de l'élevage bovin a presque disparu en Namibie et au Botswana. On y reçoit beaucoup de bœufs de l'Europe, qui transitent par l'Afrique du Sud en raison de l'Accord de libre-échange conclu entre ce pays et l'Union européenne. Le Botswana et la Namibie

these countries. How can you develop the beef industry when the imports coming into the countries cost much less than the beef produced locally? There is no way to develop. It will only go down.

We need at last an ear that will listen to the concerns of the farmers and the concerns of the ordinary citizens who are suffering on a daily basis. Agriculture is the key to development. With a weak agricultural sector, you have a weak industrial sector. Our economics are based on agriculture; therefore, the only development possible in terms of industrialization is the agricultural processing industry. How can that be developed when there is no production? At the same time, how can the production develop when there is no industry to process the products?

The same theory applies to the textile sector. I am sure you have heard about the cotton crisis that we are facing at the WTO at the moment. We are facing the worst ever prices in cotton. Zimbabwe, in southern Africa, is the largest producer of cotton. It exports 70 per cent of its cotton and retains only 30 per cent. The 70 per cent that is being exported is facing low prices. At the moment, the farmers are withdrawing their cotton from selling because it is not helping them.

The prices for this year are much lower than last year. A family farmer who has to send children to school, look after the family and buy food for the family is suffering as a result.

These are some of the challenges that we face in our agricultural sectors. This is why the agricultural sectors are not developing.

[*Translation*]

Mr. Fall: As far as that issue is concerned, our public authorities have committed themselves to that. Some elements distinguish us from the Asian countries. Asian countries trust their farmers. In India, farming is generally based on small family farms. These farms are productive and will probably grow. In most Asian countries, this sector receives significant support.

But in our countries, the situation is completely different. Our governments believe that we should have American-type farms and an agricultural system which is, for instance, managed with computers. It is not recommended that small farms be developed. Policies support large-scale farming, but there are no means to support this. Over time, the United States have developed their agricultural sector to the large-scale farming model it is today. And today, most of the agricultural producers in our countries are small farmers who are not given their due. This situation must change.

In Asia, small-scale farming is recognized and its development is supported. We have to deal with the way things are now. There is no point looking at other systems when we do not have the means to implement them at home.

sont quasiment des filiales de l'économie sud-africaine. Une fois arrivé en Afrique du Sud, le bœuf est simplement réexporté dans ces pays. Comment peut-on développer le secteur de l'élevage bovin lorsque la viande importée coûte beaucoup moins cher que le bœuf local? Il n'y a pas moyen de le faire. Le secteur va tout simplement péricliter.

Il faut qu'on écoute les agriculteurs et les simples citoyens qui souffrent de cela à tous les jours, qu'on tienne compte de leurs préoccupations. L'agriculture est essentielle au développement. Si le secteur agricole est faible, le secteur industriel le sera lui aussi. Nos économies se fondent sur l'agriculture; par conséquent, la seule industrialisation possible prendra la forme de la transformation des produits agricoles. Or, comment cela peut-il se réaliser quand il n'y a aucune production? En même temps, comment la production agricole elle-même peut-elle progresser quand il n'y a pas d'industrie locale pour transformer ces produits?

Le même raisonnement vaut pour le secteur des textiles. Vous avez certainement entendu parler de notre crise du coton par rapport au FMI. Les cours du coton sont au niveau le plus bas jamais observé. Le Zimbabwe, en Afrique australe, est le plus important producteur de coton. Il exporte 70 p. 100 de sa production et n'en garde qu'un 30 p. 100. Les 70 p. 100 exportés se vendant à des prix très bas. Actuellement, les producteurs s'abstiennent de vendre leur coton parce que ça ne leur rapporte pas assez.

Les prix sont beaucoup plus bas cette année par rapport à l'année dernière. L'agriculteur ayant des enfants d'âge scolaire qui doit nourrir et faire vivre sa famille souffre donc de cela.

C'était un aperçu des difficultés que connaissent nos secteurs agricoles et qui expliquent leur absence de développement.

[*Français*]

M. Fall : Sur cette question, la responsabilité de nos autorités publiques est engagée. Certains éléments nous distinguent des pays d'Asie. Les pays d'Asie font confiance à leurs agriculteurs. L'agriculture en Inde repose essentiellement sur les petites exploitations familiales. Ces exploitations sont productives et sont aptes à se développer. Dans la plupart des pays d'Asie, on apporte un soutien important à ce secteur.

Chez nous, la situation est tout à fait contraire. Nos autorités croient qu'il faut des fermes de type américain où l'agriculture, par exemple, est gérée à l'aide d'ordinateurs. Les petites exploitations ne sont pas recommandées. Les politiques cherchent à aller en ce sens alors que les moyens n'existent pas. L'Amérique a développé, petit à petit, son agriculture pour en arriver à ce modèle. Aujourd'hui, la plupart des producteurs agricoles de nos pays sont de petits exploitants qui ne sont pas considérés à leur juste valeur. Cette situation doit changer.

En Asie, on reconnaît l'agriculture de petite échelle et on appui son développement. Nous devons tenir compte de notre situation actuelle. Il ne sert à rien de regarder de l'autre côté alors que nous n'avons pas les moyens de pratiquer ce type d'agriculture.

The second distinguishing feature is the following. Because of adjustment policies, everything that was supposed to help support the agricultural sector and promote its development was abolished. In our countries, the International Monetary Fund and the World Bank play the role of administrators. There is no emphasis on research. If farmers want to invest in research, they have to pay for it themselves. I do not think that this is the case in Asia.

Outreach programs must be eliminated. There are almost no agricultural councils left in African countries. Producers are left to look after themselves. They say that everything has to be privatized immediately.

These are a couple of major elements which distinguish us from Asian countries and which have prevented us from reaching the same growth levels as over there. Asia has invested in research, in outreach programs and in agricultural councils. Other factors must be included, such as subsidies. A country like India has protected its agricultural sector. But today, it is impossible for us to do the same in Africa.

In February, I attended a governors' meeting of IFAD in Rome. The minister for Madagascar asked why Asian countries were allowed to implement viable protection policies, whereas Madagascar was not. Madagascar's agricultural policy is weakening, even while its main food staple is rice. That is another difference.

Senator Robichaud: You alluded to our supply management systems. Do you think that this system could help your smaller farmers to get together and maintain a certain degree of control on production in order to access other markets? Would that be a solution for African farmers?

Mr. Dioum: You know, history repeats itself. Several people from my generation have had to implement certain policies. We had an agricultural sector and policies which were administered. At the time, our boards set the prices for all farm products including grains and oilseeds.

But when the adjustment policies were implemented, those boards disappeared. Why? Because, to put it simply, the boards were a source of financial imbalance. When international products were cheaper, you nevertheless bought a farmer's production to pay him for his work, but we understood that this was a form of support which had to be eliminated. Previously, we had an active market which offered some potential, and even when there was too much supply, the boards purchased the product. That was one element. As I have always said, as long as the producer can sell, he will continue to produce.

That is what I read into supply management: you cannot deny it, when I listened to my friends for three days, when I visited their system, when I asked about the levels of protection for poultry, milk and beef. They quoted unbelievably high figures. I said that we never had the chance to protect our own production. I know there are small farmers and small dairy producers, but it remains that regardless of where they are located in Canada, according to a formula, they can sell their production. That, at least, is a good

Le deuxième facteur de différenciation est le suivant. À travers les politiques d'ajustements, tout ce qui devait encadrer le secteur de l'agriculture et favoriser son développement a été éliminé. Dans nos pays, c'est le Fonds monétaire international et la Banque mondiale qui jouent le rôle d'administrateur. On ne favorise pas la recherche. S'ils le désirent, les agriculteurs doivent eux-mêmes payer le prix de la recherche. Je ne crois pas qu'il en est de même en Asie.

Il faut éliminer la vulgarisation. Les Conseils agricoles n'existent presque plus dans les pays africains. Les producteurs sont laissés à eux-mêmes. On dit qu'il faut tout privatiser immédiatement.

Voilà certains éléments importants de différenciation qui font en sorte que nous n'avons pas connu le même niveau de croissance que l'Asie. L'Asie a travaillé sur les questions de recherche, de vulgarisation et de Conseils agricoles. Il faut également ajouter les autres facteurs tels que les crédits. Un pays comme l'Inde a protégé son agriculture. Aujourd'hui, il nous est impossible d'en faire autant en Afrique.

Au mois de février, j'ai assisté à une réunion des gouverneurs du FIDA qui se tenait à Rome. Le ministre de Madagascar posait la question à savoir pourquoi on autorise les pays d'Asie à appliquer des politiques de protection fiables, alors qu'au Madagascar on les refuse. Le Madagascar voit sa politique agricole tomber, alors que la consommation principale dans ce pays est le riz. Voilà une autre différence.

Le sénateur Robichaud : Vous avez fait allusion à nos systèmes de gestion de l'offre. Avez-vous vu dans ces systèmes un moyen de regrouper les petits agriculteurs afin de leur permettre de s'organiser pour avoir un certain contrôle sur la production et ensuite pouvoir pénétrer des marchés? Serait-ce une solution pour le producteur africain?

M. Dioum : Vous savez, l'histoire se répète. Plusieurs gens de ma génération ont eu à mettre en œuvre des politiques. Nous avions une agriculture et des politiques administrées. À l'époque, des offices fixaient les prix sur l'ensemble des produits agricoles tels les céréales et les oléagineuses.

Le démantèlement de ces offices est arrivé avec les politiques d'ajustement. Pourquoi? Parce que, simplement, ces offices étaient source de déséquilibre financier. Du fait que lorsque cela coûtait moins cher sur le marché international, vous l'achetiez quand même au producteur pour tenter de rémunérer un tant soit peu ses efforts, et on a compris que c'était une forme de soutien qu'il fallait éliminer. Avant, il y avait un marché actif, potentiel, et même si la consommation était dépassée l'office achetait. C'était un élément. Comme je dis toujours, tant que le producteur peut vendre, il va continuer à produire.

Voici ce que j'ai vu de la gestion de l'offre : il ne faut pas se la cacher, quand j'ai écouté mes amis pendant trois jours, quand j'ai visité leur système, j'ai demandé les niveaux de protection pour la volaille, pour le lait, pour le bœuf. Ils m'ont cité des chiffres faramineux. J'ai dit que nous n'avions jamais eu cette chance de protéger nos productions. Je sais qu'il y a des petits agriculteurs, des petits fermiers laitiers, mais néanmoins, où qu'ils se situent sur le territoire canadien, selon une pondération, leur production peut

thing for agricultural development. It can be done, since it has already been done in the past. But it implies that you already have the necessary instruments of protection, the quotas, if necessary, to effectively control the circulation of these products in our markets, when necessary.

When we did apply the system, and I will refer to an example I am familiar with, namely the cultivation of potatoes in Senegal, we had remarkable periods of production because the conditions were right. During the local growing season, we closed the border to imports of potatoes and onions. This led to an exponential growth in the vegetable sector. But when we adopted policies preventing us from protecting our market beyond a certain level or percentage, and when at the same time exporting countries received ever-higher subsidies and adapted to local market conditions, we could not compete anymore. So that is a sector which has more or less disappeared in Senegal, in regions where there had been potential. Today, Guinea, which is trying to develop this sector, will also have to deal with import policies and so on.

That is possible. I am not suggesting to transfer it in the state in which I saw it, but that is possible. At least in form, it is an area of investigation that is extremely important for us; and I continue to work on it at my own expense while waiting to find Canadians who accept to support us in our approach. In terms of the agricultural approach, as well as international negotiations, I am sure that bridges can be built between Canada and African countries, in the area of supply management.

Mr. Fall: On the matter of supply, there are aspects that are very important to us, as it covers our vision of what agriculture must be initially. Basically, the purpose of agriculture is to provide people with food. Consequently, it must be directed towards the domestic market. Based on our understanding of the supply management system, it focuses on Canadian consumption. From that point of view, it is very important. We do not think it is safe to leave a people's food supply in the hands of other people. We do not want to get involved in a mechanism where our food supply will depend on a boat coming from the United States. We do not want that. We want to produce what we want to eat at home. That is our concern, and I believe that the supply management system offers that.

The second aspect is that it not distort any other agricultural sector. At least that is our understanding. However, the other mechanisms pose problems for other agricultural sectors. From that point of view as well, the system appears very attractive.

The third aspect is that its implementation certainly involves a number of conditions, which seems well within the reach of African countries, because it is not too costly. By gradually

être vendue. Cela, au moins, est une situation favorable au développement de l'agriculture. On peut le faire; on l'a déjà fait dans le passé. Mais cela suppose qu'on ait les instruments de protection nécessaires, les quotas, si nécessaire, pour pouvoir effectivement contrôler la circulation de ces produits dans nos marchés, quand c'est nécessaire.

Quand on l'a fait, et je prends un exemple que je connais, celui de la pomme de terre au Sénégal, on a eu des pointes de production remarquables parce qu'on a eu les conditions qui le permettaient. Pendant la période de production locale, on fermait les frontières pour les importations de pommes de terre et d'oignons. Cela a permis un développement fulgurant du secteur maraîcher. Mais lorsqu'on a adopté ces politiques qui disaient qu'on ne pouvait pas protéger au-delà de tel pourcentage ou de tel niveau, et que les subventions, dans les pays qui exportaient, n'arrêtaient pas d'augmenter et s'ajustaient selon les conditions du marché local, on ne pouvait plus être compétitif. Voilà une filière qui a plus ou moins disparu, au Sénégal, dans les régions où il y avait des potentialités. Aujourd'hui, la Guinée, qui est tentée de développer ce secteur, va rencontrer les politiques d'importation et ainsi de suite.

C'est possible. Je ne dis peut-être pas de transférer en l'état ce que j'ai vu, mais c'est possible. Au moins dans les formes, il y a là un champ d'investigation extrêmement important pour nous; et je continue d'y travailler à mes frais en attendant que je trouve des Canadiens qui acceptent de nous soutenir dans cette démarche. Au plan de la démarche agricole, mais aussi des négociations internationales, je suis sûr qu'il y aura un pont à jeter entre le Canada et les pays africains, dans ce domaine de la gestion de l'offre.

M. Fall : Pour la question de l'offre, il y a d'abord des aspects très importants pour nous, car cela recoupe notre vision de ce que doit être, dans un premier temps, une agriculture. Fondamentalement une agriculture a pour fonction d'approvisionner les populations en denrées alimentaires. Par conséquent elle doit être orientée vers le marché intérieur. Tel que nous avons compris le système de gestion de l'offre, cela s'oriente vers la consommation canadienne. De ce point de vue, c'est très important. Nous ne pensons pas qu'il soit sûr de laisser l'approvisionnement alimentaire d'un peuple aux mains d'autres peuples. Nous ne souhaitons pas entrer dans un mécanisme où notre alimentation dépendra d'un bateau qui vient des États-Unis. Nous ne voulons pas cela. Nous voulons produire chez nous ce que nous voulons manger. C'est cela notre préoccupation et je crois que le système de gestion de l'offre le permet.

Le deuxième aspect est que cela ne cause de distorsion à aucune autre agriculture. En tout cas tel que nous l'avons compris. Or, les autres mécanismes posent des problèmes aux autres agricultures. De ce point de vue également, c'est un système qui nous paraît très intéressant.

Le troisième aspect, c'est que sa mise en œuvre implique certainement un certain nombre de conditions, ce qui nous semble être à la portée des pays africains parce que ce n'est pas trop

making our producers more responsible, we can promote a system like that in our countries. It must not be too costly for our public authorities that do not have money.

As Mr. Baba Dioum said, we also think that, when developed countries tell us that they will continue to subsidize our farmers — which we are not refusing, as the argument to that effect makes sense — the developed countries say to us: "We are subsidizing you because we want to ensure that our farmers have an acceptable standard of living". That is very acceptable. But we say that if that is done, we too are entitled to an acceptable standard of living, and consequently, the subsidies must not cause problems for us. That being the case, a supply management system that integrates border protection could be a compromise. You lose your subsidies, but we protect ourselves and we put in place a supply management system.

Anyone who does not accept that undoubtedly has a hidden agenda, and consequently, we feel that the supply management system could represent a consensus in international negotiations. We know that it is under attack, it is being pushed around, but Canada must stay the course and say "We are in favour of mechanisms like this, because we think it will enable us to develop our agriculture."

[*English*]

Mr. Machemedze: I am sure most of the points have been made by my colleagues, but suffice it to say that with supply management in place, if farmers are guaranteed markets and prices at the end of day, then farmers are also guaranteed production. Therefore, it will work.

In Africa, particularly in Zimbabwe, we had a similar program in milk, in cotton and also in maize. We had the Grain Marketing Board, the Dairy Marketing Board and the Cotton Marketing Board. Unfortunately, when we were about to be replaced in terms of production, we were forced to privatize these entities and leave everything to the vagaries of the markets. Therefore, the elements that are part of the supply management system were also part of that system. Definitely, it will work in Africa.

The Chairman: For the information of our members, the Steering Committee met a couple of days ago. As you know, we will not be going to the UN tomorrow. However, based on the evidence that we have received on the World Bank and the International Monetary Fund and the questions raised by our witness, we have decided that we do have to go to Washington.

[*Translation*]

It is not just today's witnesses, because we already have evidence showing that countries are being asked to do things that we do not do ourselves. To my mind, that is the issue. We are

coûteux. On peut, petit à petit, en responsabilisant les producteurs, promouvoir un tel système au niveau de nos pays. Cela ne doit pas trop coûter cher à nos pouvoirs publics qui n'ont pas d'argent.

Conformément à ce que dit M. Baba Dioum, nous pensons également que, lorsque les pays développés nous disent qu'ils vont continuer à subventionner nos agriculteurs — ce que nous ne refusons pas car l'argument à cet effet tient bien la route — les pays développés nous disent : « Nous vous subventionnons parce que nous voulons assurer à nos agriculteurs un niveau de vie acceptable ». Cela est très acceptable. Mais nous disons que, si on le fait, nous aussi avons le droit d'avoir un niveau de vie acceptable et par conséquent les subventions ne doivent pas nous causer des problèmes. À partir de ce moment, un système de gestion de l'offre qui intègre la protection aux frontières peut constituer un compromis. Vous perdez vos subventions mais nous nous protégeons et nous mettons en place un système de gestion de l'offre.

Celui qui n'accepte pas cela a certainement des intentions non avouées et par conséquent on pense que le système de gestion de l'offre peut constituer un consensus au niveau des négociations internationales. Nous savons que c'est attaqué, c'est bousculé, mais le Canada doit tenir et dire « nous sommes d'accord pour des mécanismes de ce genre parce nous pensons que cela va nous permettre de développer notre d'agriculture. »

[*Traduction*]

M. Machemedze : Je suis sûr que mes collègues ont déjà exposé la plupart de ces arguments. Je me contenterai de dire qu'un régime de gestion des approvisionnements garantissant marchés et prix aux agriculteurs entraînerait nécessairement une bonne production. Par conséquent, il fonctionnera.

En Afrique, particulièrement au Zimbabwe, des programmes de ce genre réglementaient la production du lait, du coton et du maïs. Nous disposions d'offices de commercialisation des céréales, du lait et du coton. Malheureusement, au moment où on s'est apprêté à prendre la place de nos producteurs, on nous a forcé à privatiser ces organismes et à nous en remettre exclusivement aux aléas du marché. Les éléments qui faisaient partie du régime de gestion des approvisionnements faisaient également partie de cet autre système. Cela fonctionnera certainement en Afrique.

Le président : À titre de renseignement, j'avise les membres du comité que notre comité de direction s'est réuni il y a deux ou trois jours. Vous n'ignorez sans doute pas que nous ne nous rendrons pas à l'ONU demain. Toutefois, compte tenu des témoignages que nous avons entendus au sujet de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international et des questions soulevées par notre témoin, nous avons décidé d'aller à Washington.

[*Français*]

Ce n'est pas juste les témoins d'aujourd'hui parce qu'on a déjà cette évidence qui fait qu'on demande aux pays de faire des choses qu'on ne fait pas nous-mêmes. C'est cela la question, pour moi.

asking people in African countries to use policies that we do not use ourselves. These issues must be raised at the International Monetary Fund and at the World Bank in Washington.

That is why we must go to Washington and to the United Nations, because it is clear that there are questions that must be raised.

[*English*]

We have had evidence before the committee that the cost of agricultural imports into Africa equals the aid to Africa. Actually, with respect to all of the so-called aid to Africa, we have heard expert testimony that all it does is basically equal the money that African countries, which 30 years ago were self-sufficient in food, now spend on food imports. The committee will want to ask more about this issue.

[*Translation*]

Could you tell us what percentage of the population of Senegal and of Zimbabwe works in agriculture? We are somewhat gathering these figures. Some people are surprised at these rather impressive percentages. Would you give us the figures for Senegal, for instance.

Mr. Fall: Senegal is one of the most urbanized countries in West Africa, with a 56 per cent urbanization rate. The large part of these urban populations is still earning a living from agriculture. And so, 60 per cent of the population derives its revenue directly from agriculture.

The Chairman: You also have fishermen, do you not?

Mr. Fall: Yes.

The Chairman: Could you give us a percentage for that sector?

Mr. Fall: I could not give you the proportion of fishermen in the population. But fisheries are the main source of exports for Senegal. We have an income of more than 33 billion FAC francs per year from selling fish products. It mainly comes from traditional fishing, small fishermen.

The Chairman: So, 60 per cent of the population of Senegal works in agriculture?

Mr. Fall: Precisely.

[*English*]

Mr. Machemedze, could you give us the percentage more or less?

Mr. Machemedze: I do not have the current figure at the moment. There has been a significant amount of land reorganization in Zimbabwe. Many people have been resettled. Some who were not involved in farming have also moved into farming. Those figures need to be updated. Through our networks and colleagues here I will be able to send that information through once it is compiled.

On demande aux gens dans les pays de l'Afrique d'utiliser des politiques que nous n'utilisons pas nous-mêmes. Il y a des questions à poser au Fonds monétaire international et à la Banque mondiale à Washington.

C'est pour cela que nous devrons aller à Washington et aux Nations Unies, car il est évident qu'il y a des questions à poser.

[*Traduction*]

Selon les témoignages que nous avons entendus, les coûts entraînés par les importations en Afrique de produits agricoles sont aussi élevés que l'aide accordée à ce continent. Si l'on en croit des témoignages d'experts, ce qu'on appelle communément l'aide ne fait qu'équilibrer les coûts de ces importations alimentaires pour les pays africains. Rappelons qu'il y a 30 ans, ces mêmes pays subvenaient à leur propre besoin à cet égard. Le comité voudra en savoir plus long sur cette question.

[*Français*]

Pouvez-vous nous donner le pourcentage de la population du Sénégal et du Zimbabwe qui travaille en agriculture? Nous collectionnons un peu ces chiffres. Il y a des gens qui sont surpris de ces pourcentages assez impressionnants. Si vous pouviez nous donner ces chiffres pour le Sénégal, par exemple.

M. Fall : Le Sénégal est l'un des pays les plus urbanisés de l'Afrique de l'Ouest, avec un taux d'urbanisation de 56 p. 100. Une grande partie de ces populations urbaines continue à vivre de l'agriculture. Ainsi, 60 p. 100 de la population tire directement leurs revenus de l'activité agricole.

Le président : Vous avez aussi des pêcheurs, n'est-ce pas?

M. Fall : Oui.

Le président : Pouvez-vous nous donner un pourcentage pour ce secteur?

M. Fall : Je ne pourrais pas vous donner la proportion de pêcheurs par rapport à la population. Mais la pêche constitue le premier secteur d'exportation du Sénégal. Nous retirons plus de 33 milliards de francs CFA par année de produits de pêche vendus sur les marchés. C'est essentiellement réalisé par la pêche artisanale, les petits pêcheurs.

Le président : Nous parlons de 60 p. 100 de la population du Sénégal qui travaille dans le domaine de l'agriculture?

M. Fall : Exactement.

[*Traduction*]

Monsieur Machemedze, pouvez-vous nous donner des pourcentages approximatifs?

M. Machemedze : Je n'ai pas en main les chiffres les plus récents. On a réattribué beaucoup de terres au Zimbabwe. Beaucoup de gens ont donc été rétablis ailleurs. Aussi, certains qui auparavant n'étaient pas agriculteurs le sont devenus. Il faudrait donc des chiffres mis à jour. Grâce à nos réseaux et à nos collègues ici, je serai en mesure de vous faire parvenir les renseignements pertinents, une fois qu'ils auront été collectés.

[*Translation*]

The Chairman: I would like to thank the witnesses for coming this evening. They have come a long way to meet with us.

Senator Prud'homme: Mr. Fall, in reading your biography, we realize that you have been Commander of the Order of the Lion of the Republic of Senegal, Officer of the Order of Merit of Senegal, of the Order of the Lion of the Republic of Senegal as well as Chevalier de l'Ordre national du Lion du Sénégal.

Now we are brothers. Senator Corbin and myself, in the 1970s, were made commanders of the Order of the Lion of the Republic of Senegal by president Senghor. From now on we will have to declare it because with the new legislation, if we are overly sympathetic toward Senegal, we may be accused of being in a conflict of interest situation.

I thank you respectfully.

The Chairman: Thank you very much. We will be seeing you again very shortly.

The committee is adjourned.

[*Français*]

Le président : J'aimerais remercier les témoins de leur présence, ce soir. Ils sont venus de loin pour venir nous rencontrer.

Le sénateur Prud'homme : Monsieur Fall, en lisant votre biographie, nous nous rendons compte que vous avez été Commandeur de l'Ordre national du Lion du Sénégal, Officier de l'Ordre du mérite du Sénégal, de l'Ordre national du Lion du Sénégal et Chevalier de l'Ordre national du Lion du Sénégal.

Nous sommes des frères, maintenant. Le sénateur Corbin et moi, dans les années 70, avons été reçus commandeurs de l'Ordre national du Lion du Sénégal par le président Senghor. Nous devrons dorénavant le déclarer parce qu'avec les nouvelles lois, si on est trop sympathiques envers le Sénégal, on pourrait nous accuser d'être en conflit d'intérêts.

Je vous remercie respectueusement.

Le président : Je vous remercie beaucoup. Nous allons vous revoir très prochainement.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Poste-payé
Lettermail Poste-lettre
1782711
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:

Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Southern and Eastern Africa Trade Information and Negotiations Institute (SEATINI), Zimbabwe:

Rangarirai Machemedze, Acting Director.

Conference of West and Central African Ministers of Agriculture, Senegal:

Baba Dioum, Coordinator General.

Network of West African Producers and Peasants Organizations (ROPPA), Senegal:

Ndiougo Fall, President.

TÉMOINS

Institut d'information et de négociations commerciales de l'Afrique australe et de l'Est (SEATINI), Zimbabwe :

Rangarirai Machemedze, directeur intérimaire.

Conférence des ministres de l'Agriculture et de l'Afrique de l'Ouest et du Centre, Sénégal :

Baba Dioum, coordonnateur général.

Réseau des organisations paysannes et de producteurs de l'Afrique de l'Ouest (ROPPA), Sénégal :

Ndiougo Fall, président.

Available from:
PWGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: http://www.parl.gc.ca

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: http://www.parl.gc.ca